L'ITINÉRAIRE DE DEUX MANUSCRITS DE GALIEN À LA RENAISSANCE*

La diffusion du galénisme en Occident connaît, au xve siècle, un renouveau majeur avec l'arrivée massive en Italie des manuscrits byzantins. Dès le xie siècle, l'intérêt pour les textes de Galien n'avait cessé de croître grâce aux traductions arabo-latines et gréco-latines qui avaient déjà constitué, au fil des siècles, une importante collection galénique. Mais, avec l'afflux des manuscrits grecs en Italie, la connaissance de l'œuvre du médecin de Pergame prend une tout autre ampleur. Les manuscrits apportent tout d'abord des textes nouveaux, encore inconnus du monde latin, qui viennent grossir le premier noyau. Mais les Byzantins, exilés en Italie avant ou après la chute de Constantinople, amènent aussi avec leurs manuscrits, leur érudition sur la langue et la culture grecque antique. Ce bagage culturel et linguistique, véhiculé par les hommes et par les livres, crée un saut qualitatif et quantitatif. Pour Galien, ce processus culmine avec la publication en 1525-1526 de l'édition princeps des Opera omnia à Venise chez les héritiers d'Alde Manuce. L'entreprise aldine impressionne en effet, tant par la quantité de textes réunis au sein des cinq énormes volumes, que par le très grand nombre de sources manuscrites qui furent rassemblées et collationnées pour produire une édition critique selon les critères philologiques de l'époque. L'édition aldine, puis celle de Bâle en 1538, rendirent de fait accessible une quantité imposante de traités du médecin de Pergame dans leur langue originale, assurant ainsi la propagation de la médecine philosophique de Galien. Cependant l'effort titanesque des éditeurs aldins avait des antécédents sur lesquels s'appuver. Jean Irigoin, dans son étude « autour des sources manu-

^{*} Je tiens à remercier chaleureusement ma directrice de thèse Mme Véronique Boudon-Millot pour le soutien et les encouragements qu'elle m'accorde toujours avec bienveillance. Je lui suis reconnaissant d'avoir bien voulu relire cet article et de m'avoir fait part de ses suggestions enrichissantes. J'exprime également toute ma gratitude au professeur Mme Brigitte Mondrain pour sa relecture attentive, pour ses remarques fécondes, et plus généralement pour son enseignement auquel la présente étude a puisé son approche et ses méthodes. Que soient aussi remerciées Marie-Hélène Blanchet et Alessia Guardasole pour avoir eu la gentillesse de relire ce travail et pour avoir contribué à l'améliorer! Je garde cependant toute la responsabilité des erreurs subsistantes.

scrites de l'édition princeps de Galien »¹, a bien mis en lumière le rôle éminent du cardinal Bessarion dans la constitution du *corpus galenicum* tel qu'il fut imprimé quelques décennies plus tard sur les presses aldines.

C'est en marge de ce circuit des manuscrits galéniques de Bessarion à l'Aldine, que se situe l'étude qui va suivre, bien qu'elle s'inscrive toutefois dans le contexte de la Renaissance et de la translatio studii entre l'Orient et l'Occident. En suivant le parcours de deux manuscrits de Galien, cette enquête se propose d'abord de résoudre un problème philologique grâce à l'histoire des livres et de leurs possesseurs, mais aussi de mettre en valeur comment le recours à la philologie éclaire, en retour, l'histoire des manuscrits et celle de leur transmission de bibliothèque en bibliothèque. Les protagonistes de cette étude sont deux manuscrits: l'Athous Iviron 189 et le Mosquensis gr. 465. Ces deux manuscrits participent du renouveau philologique qui gagne les études galéniques dès le xve siècle en Italie. Ils croisent aussi les destinées de trois érudits de la Renaissance: Kallistos, Rasarius et Margounios.

I – Les manuscrits de Kallistos

L'Athous Iviron 189 est un manuscrit de papier, de petit format (207 × 140 mm), qui comprend 417 folios². Son contenu est très hétéroclite puisqu'il contient, outre quatre traités de Galien, d'autres textes médicaux, astrologiques, poétiques et philosophiques³. Il est dû à plusieurs mains. Ses filigranes révèlent qu'il fut copié entre 1330 et

- (1) J. Irigoin, Autour des sources manuscrites de l'édition princeps de Galien, dans A. Garzya (éd.), Storia e ecdotica dei testi medici greci, Atti del II Convegno internazionale Parigi 24-26 maggio 1994, Naples, 1996, p. 207-216 (repris dans J. Irigoin, La tradition des textes grecs. Pour une critique historique, Paris, 2003, p. 669-681).
- (2) Sur ce manuscrit du Mont Athos, voir le catalogue de Sp. P. Lambros, *Catalogue of the Greek manuscripts on Mount Athos*, t. II, Cambridge, 1900, p. 52, n° 4309. Ce catalogue ne décompte que 414 folios, mais l'examen de ce codex permet en fait d'en dénombrer 417.
- (3) Voici son contenu: I; f. 1r-11v: Cercles du soleil et de la lune; f. 12r-41v: Exégèse de Manuel de Crète aux Travaux et les jours d'Hésiode; f. 42r-174v: Galien, Commentaire au Régime des maladies aiguës d'Hippocrate; f. 174v-249v: Galien, Sur les crises; f. 249v-308r: Galien, Sur les jours critiques; f. 308v-319v: Jean évêque de Prisdriana, Extraits des anciens médecins sur les selles; f. 320r-369r: traité de médecine anonyme; f. 369r-370v: débuts de lettres; f. 371r-393r: Galien, Sur la saignée; f. 393v: blanc; f. 394r: recette à base de minéraux; f. 394v: blanc; f. 395r-398r: Paul le Silentiaire, Poème en hémiiambes sur les thermes pythiques et les miracles des eaux; f. 398r-402v: Épigrammes de l'Anthologie; f. 402v-405r: Extraits des Pensées de Marc-Aurèle; f. 405r-414v: Épigrammes de l'Anthologie; I.

 1340^{4} , vraisemblablement dans le monde byzantin, comme nous le verrons plus loin. Le *Mosquensis gr.* 465^{5} est, lui aussi, un manuscrit de papier. Il a un format de $235 \times 165/8$ mm; la surface écrite est de 180×90 mm et il compte 31 lignes à la page. Il comprend 81 folios, dont 27 sont blancs et contient trois traités de Galien⁶. Il est dû à une même main, celle d'Andronic Kallistos, Byzantin émigré en Italie dès les années 40 du xv^{e} siècle.

Ces deux témoins conservent l'un des commentaires hippocratiques de Galien, sur lequel se fonde notre étude philologique: le *Commentaire* au Régime des maladies aiguës d'Hippocrate (CRMA). Le manuscrit athonite qui contient les quatre livres du CRMA du folio 42r au folio 174v, porte au sein de la tradition du commentaire le sigle C, tandis que le manuscrit de Moscou qui n'offre que les deux premiers livres en entier et le début du troisième aux f. 33r-81r, porte le sigle D⁷. Leur place au

- (4) On peut notamment identifier trois filigranes: une Lettre S proche du n° 9017 dans le catalogue de Ch. M. Briquet, Les Filigranes, dictionnaire historique des marques du papier dès leur apparition vers 1282 jusqu'en 1600, Genève, 1907, texte p. 481 (attestée à Bologne en 1333-1334, à Venise en 1334 et à Lucques en 1334-1337) et proche du S 5621 (1334) et peut-être aussi de S 5622 (1333-1334) dans A. Mošin et S. M. Traljić, Filigranes des XIIIe et XIVe siècles, Zagreb, 1957; un écu qui correspond à l'Écu n° 12, dans D. et J. Harlfinger, Wasserzeichen aus griechischen Handschriften, t. II, Berlin, 1974 (dont le papier a été utilisé le 9 février 1337); et la Couronne n° 6 du même catalogue dont le papier a été utilisé dans des manuscrits datés de 1336 et 1337. Ces indications délimitent une datation entre 1333 et 1337. Par prudence, il est préférable de dater la copie de C de la décennie 1330-1340.
- (5) Ce manuscrit portait la cote 282 dans le catalogue de Savva (Ukazatel' dlâ obozreliâ Moskovskoj Patriaršej [nyne Sinodal'noj] Biblioteki, Moscou, 1855-1858), le nº 269 dans le catalogue de Matthaei (Accurata codicum Graecorum manuscriptorum bibliothecarum Mosquensium Sanctissimae Synodi notitia et recensio, t. I, Leipzig, 1805, p. 167). Nous le désignons ici par la cote du catalogue de Vladimir (Vladimir, Sistematičeskoe opisanie rukopisej Moskovskoj Sinodal'noj Patriaršej Biblioteki, I: Rukopisi grečeskiâ, Moscou, 1894, p. 703). Pour une description récente, voir B. Fonkič et P. Polâkov, Grečeskiâ Rukopisi sinodal'noj biblioteki, Moscou, 1993, p. 153. Aucun catalogue n'évoque les filigranes de ce manuscrit. Pour ma part, je n'ai pu identifier avec précision aucun d'entre eux.
- (6) f. 1r-3r: Sur la meilleure constitution du corps; f. 3v-5r: Sur le bon état; f. 5v-32r: blancs; f. 33r-81r: Commentaire au Régime des maladies aiguës d'Hippocrate (desinit: ἀμφότεροι παχεῖς τε καὶ μέλανες ὄντες, ΙΙΙ 2 G = Helmreich, p. 221, 1. 6); ΙΙΙ.
- (7) J'ai repris les sigles présents dans la dernière édition critique du traité, celle de Georg Helmreich, Galeni In Hippocratis de victu acutorum commentaria IV, Leipzig, 1914 (Corpus medicorum Graecorum, V 9, 1), p. xxvi-xxxviii et 117-366. Voici par ailleurs la liste des douze autres manuscrits qui offrent le texte du CRMA (dans sa quasi-totalité) avec leur sigle respectif: du XIIe siècle, Laurentianus 75, 5 (L); des XIIe-XIIIe siècle: Monacensis gr. 469 (M); fin XIIIe-début XIVe Mediolanensis Trivultianus gr. 685 (T); XIVe siècle: Athous Iviron 184 (B), Athous Laurae Ω 70 (A), Scorialensis Σ . II. 5 (S); xve siècle: Marcianus gr. 281 (V), Marcianus gr. App. V, 5 (U), Parisinus gr. 2276 (I), Vaticanus Reginensis gr. 173 (R), Thessalonicensis Vlatadon 14 (Vlat); xvIe

sein du *stemma* et la relation de ces deux manuscrits n'ont rien d'évident. Dans la dernière édition critique du commentaire, publiée en 1914 par Georg Helmreich⁸, l'érudit allemand rattachait le manuscrit D à la famille des manuscrits *deteriores* CDRV et plus particulièrement aux manuscrits C et R: « gemelli codicis C sunt Mosquensis et Reginensis⁹. » Il étayait ce classement par une série d'exemples empruntés aux livres II et III ¹⁰, sans se référer au livre I. Il est vrai que les manuscrits C et R dérivent d'un même modèle, et sont à ce titre jumeaux l'un de l'autre. Mais il en va autrement du manuscrit D, qui n'est pas à proprement parler un jumeau de C. Ce manuscrit de Moscou suit parfois C et R dans leurs leçons fautives, mais pour le livre I du moins, il partage aussi des fautes communes avec trois autres manuscrits: L, V et P.

Ces trois manuscrits ont une filiation claire: L, le *Laurentianus* 75, 5 est le modèle de V, le *Marcianus gr.* 281. V est le modèle de P, le *Parisinus gr.* 2165, qui est lui-même l'exemplaire destiné à l'impression de l'Aldine de 1525-1526. Il faut tout de suite écarter le manuscrit P qui a été copié en hâte un peu avant l'édition *princeps* par Nicolas Pachys II reste donc L et V comme modèles possibles de D. En effet, le manuscrit L et son apographe V ont des fautes en commun avec D.

1. Fautes communes à LVD

```
I 1 H, p. 117, l. 7: παρὰ BVlatCRU TAS: περὶ LVD M.
I 7 H, p. 121, l. 7: εἶναι om. LVD.
I 11 G, p. 124, l. 16: ἀπὸ CRU ASM ἐπὶ BVlat LVD T.
I 12 H, p. 124, l. 25: εἶναι om. BVlat LVD T.
I 12 H, p. 124, l. 28: τέλεος BCRU T¹ASM τέλους LVD τελέως T τέλος Vlat.
```

siècle: Parisinus gr. 2165 (P). Tous ces manuscrits sont mentionnés dans le catalogue de H. Diels, Die Handschriften der antiken Ärzte, I. Teil: Hippokrates und Galenos, Abhandlungen der königlisch Preussischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Berlin, 1905, n° 3, p. 102 et Erster Nachtrag zur Handschriften der antiken Ärzte, Abhdl. königl. Preuss. Akad. Wissenschaften, Philos.-hist. Kl., Berlin, 1907, n° 2, p. 35, à l'exception du Thessalonicensis Vlatadon 14 dont j'ai découvert l'existence en janvier 2005 à Thessalonique, voir V. Boudon-Millot et A. Pietrobelli, De l'arabe au grec: un nouveau témoin du texte de Galien (le manuscrit Vlatadon 14), in Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 2005, fasc. II (avril-juin), p. 497-534.

- (8) G. Helmreich, op. cit. (comme n. 7).
- (9) *Ibid.*, p. xxxII.
- (10) *Ibid.*, p. xxxiv. Pour les trois dernières références cependant, le manuscrit D ne peut être pris en compte puisqu'il ne donne que le début du livre III.
- (11) Voir E. GAMILLSCHEG, Nicolas Pachys, ein Kopist aus dem Umkreis des Bartolomeo Zanetti, in Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik, t. 41, 1991, p. 283-292.

- I 12 G, p. 125, l. 17: η βλαπτόντων om. LVD.
- I 12 G, p. 125, l. 33 : πάντως TASM πάντα BVlat CRU om. LVD.
- I 12 G, p. 126, l. 32 : ἀξιολογωτέρων BVlat CRU Τ^{2mg}ASM ἀξιολόγων LVD Τ.
- I 12 G, p. 127, l. 8-9: ἀλλ'-διαφυλάττεσθαι om. LVD.
- I 14 H, p. 127, l. 21 : εἶναι om. LVD.
- Ι 17 G, p. 134, l. 10: γέγονε διαφωνία BVlat CRU TASM διαφωνία γέγονε LVD.
- Ι 17 G, p. 134, l. 30: προσφέρεται BVlat CRU TASM φέρεται LVD.
- I 41 G, p. 155, l. 3 : post ἐπὶ add. τῷ LVD.

V, le *Marcianus gr.* 281, est un manuscrit de parchemin copié par Jean Rhosos entre 1468 et 1472 ¹². A cette époque Jean Rhosos travaille à Rome pour le cardinal Bessarion, tout comme Kallistos qui est le copiste de D. Le manuscrit V fait partie des sept grands volumes de Galien que Bessarion commanda à ses copistes romains pour constituer, à côté de plus anciens manuscrits qu'il possédait déjà, les « œuvres complètes » de Galien. Si D ne peut être le modèle de L qui date du xII^e siècle, il n'est pas non plus ni le modèle de V ni son apographe.

2. Fautes de V absentes de LD

- Ι 8 G, p. 123, l. 17: ὑπάρχον DBVlatCRU TASM ὑπάρχ L ὑπάρχειν
- Ι 10 H, p. 123, l. 23: έτεροίων LDBVlatCR TASM έτέροι V έτέρων U.
- I 11 H, p. 124, l. 2 : ἑωυτῶν LDBVlatCRU TASM ἑωυτῶ V.
- I 11 H, p. 124, l. 2 : τῶν om. VBVlat T.
- I 11 G, p. 124, l. 12: τοῦτο LDBVlatCRU TASM τούτων V.
- I 12 G, p. 125, l. 24: ἐχρῆν om. V.
- I 12 G, p. 125, l. 29: το om. VRU.
- I 13 H, p. 127, l. 13: δè om. V.
- I 15 G, p. 128, l. 8: αν om. V.
- I 41 G, p. 155, l. 11: τούτω LDBVlatCRU TASM τοῦτον V.

Il reste donc possible que D ait eu le manuscrit L pour modèle. Ce dernier est le plus ancien témoin de notre commentaire de Galien, puisqu'il remonte au xII^e siècle. Il est dû à l'atelier du scribe Ioannikios et, pour la majeure partie du *CRMA*, copié par son collègue italien ¹³.

- (12) Voir Jean Irigoin, op. cit., p. 674-675 (comme n. 1).
- (13) Voir les travaux de N. G. Wilson, A mysterious Byzantine scriptorium: Ioannikios and his colleagues, in Scrittura e civiltà, t. 7, 1983, p. 161-176; Aspects of the transmission of Galen, in G. Cavallo (éd.), Le strade del testo, Bari, 1987, p. 47-64; New light on Burgundio of Pisa, in Studi italiani di filologia classica, terza serie, t. III, fasc. 1, 1986; Ioannikios and Burgundio: a survey of the problem, in G. Cavallo, G. De Grego-

Les recherches les plus récentes sur ce *scriptorium* situent son activité à Constantinople dès le second tiers du XII^e siècle ¹⁴. Les manuscrits dus à Ioannikios sont très importants pour la tradition galénique, non seulement parce qu'ils sont souvent les plus anciens témoins de chaque traité, mais encore parce qu'au sein de chaque tradition, ils font souvent figure de *codices optimi* ¹⁵. Comme plusieurs manuscrits de Galien et d'Aristote qui portent des annotations de la main de Burgundio de Pise, le *Laurentianus* 75, 5 est arrivé en Italie dans les bagages de l'ambassadeur pisan.

Mais, comme le soulignait Helmreich, le manuscrit copié par Kallistos entretient aussi un lien de parenté avec C, R et U. Le manuscrit R, *Vaticanus Reginensis gr.* 173, copié par l'Anonymus Harvardianus dans la dernière décennie du xv^e siècle pour le compte d'Alde

RIO et M. MANIACI (éd.), Scritture, libri e testi nelle aree provinciali di Bisanzio, t. II, Spolète, 1991, p. 447-455.

- (14) La localisation et la datation de l'activité de Ioannikios ont suscité de nombreux débats chez les érudits: Bandini, dans son catalogue est le premier à avoir repéré un lot de manuscrits attribuables à Ioannikios, qu'il date du xive siècle, voir A. M. BANDINI, Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecae Mediceae Laurentianae, t. III, Florence, 1770, réimpr. Leipzig, 1961, p. xII. Paul Canart et Jean Irigoin ont remonté, dans un premier temps, l'activité du scriptorium du XIVe au XIIIe siècle, puis Guglielmo Cavallo a proposé une date autour de 1200, voir P. CANART, Le livre grec en Italie méridionale au XIIIe siècle sous les règnes normand et souabe : aspects matériels et sociaux, in Scrittura e civiltà, t. 2, 1978, p. 151-152; J. IRIGOIN, Les conditions matérielles de la production du livre à Byzance de 1071 à 1261, in Rapport présenté au XVe Congrès International des études byzantines, Athènes, 1976, p. 9, n. 18; id., La tradition manuscrite des tragiques grecs dans l'Italie méridionale au XIIIe siècle et dans les premières années du XIVe siècle, in Bisanzio e l'Italia, Raccolta di studi in memoria di Agostino Pertusi, Milan, 1982, p. 133-135 et G. CAVALLO, La trasmissione scritta della cultura greca antica in Calabria e in Sicilia tra i secoli x-xv. Consistenza, tipologia, fruizione, in Scrittura e civiltà, t. 4, 1980, p. 214-216. Tous trois situent l'atelier de Ioannikios en Italie du Sud: Calabre, Terre d'Otrante ou Sicile. Cependant, Wilson a non seulement remonté la date à la seconde moitié du XII^e siècle, mais encore montré qu'il fallait situer l'activité de ce scriptorium à Constantinople, voir N. G. Wilson, op. cit., 1983 et op. cit., 1991 (comme note précédente). Plus récemment, les recherches de Gudrun Vuillemin-Diem et Marwan Rashed ont repris le dossier en confirmant l'origine constantinopolitaine, mais en avançant le début de la production de Ioannikios « aux alentours des années 1135-1140 », voir G. Vuillemin-Diem et M. Rashed, Burgundio de Pise et ses manuscrits grecs d'Aristote: Laur. 87.7 et Laur. 81.18, in Recherches de théologie et de philosophie médiévales, t. 64, 1997, p. 136-198.
- (15) Sur ce point, voir la synthèse effectuée par V. Boudon-Millot dans Galien, Introduction générale, Sur l'ordre de ses propres livres, Sur ses propres livres, Que l'excellent médecin est aussi philosophe, Paris, 2007, p. clxxiv-clxxxi. Sur l'excellence des manuscrits de Ioannikios, voir aussi N. G. Wilson, Scholars of Byzantium, Londres, 1983, p. 206-207.

Manuce ¹⁶, n'est évidemment pas le modèle de D dont la copie est antérieure. Le manuscrit U, le *Marcianus gr. App.* V, 5, qui ne fut pas collationné par Helmreich, mais qui donne souvent les mêmes leçons que C et R est, lui aussi, postérieur à D, puisqu'il fut copié par César Stratégos pour Marc Musuros ¹⁷ à l'extrême fin du xv^e siècle ou au début du xvI^e. Quant au manuscrit C, il partage effectivement des erreurs en commun avec D.

3. Fautes communes aux manuscrits C et D

I 17 G, p. 135, l. 2: ὑγιεινῷ Vlat M ὑγιεινὸν LV ὑγιεινῆς CDR ὑγιεινῶν BVlatU TAS.

I 17 G, p. 136, l. 29: τοῖς LBVlatRU TASM: τῆς CD.

I 17 G, p. 137, l. 13: post ἐκ add. τοῦ CDRU.

I 26 G, p. 146, l. 24-25: ὑπάρχει-δύναμιν om. CD.

Ι 27 G, p. 147, l. 17: έαυταῖς AMS LBVlat έαυτοῖς Τ αὐταῖς CDRU.

I 42 G, p. 155, l. 29 : λόγω LBVlat TASM βιβλίω CDRU.

I 42 G, p. 156, l. 9: τοῦ πυρετοῦ LBVlat ASM προτρέπεις CDRU om. T.

I 42 G, p. 156, l. 9: τὸ om. CDRU.

I 42 G, p. 156, l. 10: ἐστι om. CDRU.

I 42 G, p. 156, l. 14: δ om. CDRU.

I 42 G, p. 156, l. 19: σβέσαι LBVlat TASM σέβεσθαι CDRU.

I 43 G, p. 158, l. 1 : ἐξ ὑπεναντίου LB ASM -τίω Τ -τι Vlat ὑπ' ἐξεναντίου CDRU.

I 45 G, p. 161, l. 22 : βλάπτειν LBVlatR¹ TASM : φυλάττειν CDRU.

I 45 G, p. 161, l. 25 : καὶ om. CD.

I 45 G, p. 162, l. 7: post ἄλλο add. μέρος CDRU.

Ces exemples autorisent trois hypothèses: soit D est le modèle de C, ce qui est impossible vu leur datation respective; soit C et D sont jumeaux et dérivent d'un même modèle, comme le supputait Helmreich, mais dans ce cas comment expliquer que la filiation de L et D ne concerne pas du tout C; soit C est le modèle de D, au même titre que L. Il faudrait alors supposer que D a puisé son texte à ces deux

⁽¹⁶⁾ Cette identification a été effectuée par Philippe Hoffmann qui donne une description précise et complète du manuscrit dans *Un mystérieux collaborateur d'Alde Manuce : l' Anonymus Harvardianus*, in *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Age et Temps modernes*, t. 97, 1985, p. 108-111 (notre manuscrit R apparaît sous le n° 13).

⁽¹⁷⁾ Sur cette identification, voir E. Wenkebach, Beiträge zur Textgeschichte der Epidemienkommentare Galens I. Teil, in Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Kl., 1927, n° 4, p. 1-96. Ce manuscrit est précisément décrit dans l'étude de M. Sicherl, Musuros-Handschriften, dans J. L. Heller (éd.), Serta Turyniana, Studies in Greek literature in honor of Alexander Turyn, Urbana-Chicago-Londres, 1974, p. 586-587.

manuscrits. Mais avant de revenir sur cette possibilité, attachons-nous au manuscrit C.

Le manuscrit C du monastère d'Iviron a déjà été sommairement décrit en introduction. Il est cependant possible d'ajouter quelques indications sur son origine. D'après ses filigranes, on peut dater sa copie entre 1330 et 1340 18. L'Athous Iviron 189 présente en outre des points communs avec un autre manuscrit de Galien, le Parisinus gr. 2267. Ils ont tous les deux - après rognage - un même petit format de 207 × 140 mm, ils ont des filigranes identiques 19, mais surtout au moins un copiste en commun dont l'écriture ronde et régulière est assez facilement reconnaissable, puisqu'elle a pour particularité de détacher les lettres²⁰. Le manuscrit C et le Parisinus gr. 2267 sont donc issus d'un même atelier et faisaient partie d'une même collection médicale constituée durant le second quart du xive siècle. Brigitte Mondrain, dans un article intitulé « Lire et copier Hippocrate – et Alexandre de Tralles – au xiv^e siècle ²¹ » a rapproché le *Parisinus gr.* 2267 d'un autre manuscrit de Galien, le *Parisinus gr.* 2270. Elle a montré que, dans ces deux manuscrits de Paris, intervenait un même copiste X, par ailleurs

- (18) Voir supra n. 4.
- (19) Une Lettre S, proche du n° 9017 dans le catalogue de Briquet, et proche de S 5621 (T. 632 planche) et peut-être aussi de S 5622 (1333-1334) dans le catalogue de Mošin et Traljić se trouve, par exemple aux folios 59, 64, 75, 78, 81, 82, 87, 88, 99, 100, 101, 102, 105, 106, 111, 112, 114, 115, 118, 119, 122, 127 du manuscrit C et aux folios 14, 19, 20, 21, 22, 25, 31, 71, 72, 75, 76, 80, 86, 96, 125, 134, 140, 153, 168, 272, 281 et 282 du Parisinus gr. 2267. On retrouve aussi le même dessin d'armoiries, proche de l'Écu écartelé en sautoir n° 525 (T. 57) de Mošin et Traljić et correspondant à l'Écu n° 12, dans D. et J. Harlfinger, Wasserzeichen aus griechischen Handschriften, t. II, Berlin, 1974, aux folios 124, 122, 125, 127, 131, 132, 132bis, 133, 136, 139, 140, 143, 145, 147, 148, 150, 153, 155, 156, 160, 162, 165, 167, 169, 172 du manuscrit athonite et aux folios 220, 221, 227, 228, 252, 254 du manuscrit de Paris. Enfin, la Couronne n° 6 dans D. et J. Harlfinger, op. cit., se trouve aux folios 45, 47, 49, 53, 54, 56, 58, 67, 71, 72, 76, 77, 91, 92, 93, 94 du manuscrit C et apparaît au folio 63 du manuscrit de Paris.
- (20) Le copiste, qui intervient aux folios 44r (l. 8 *ab imo*)-44v, 47v-48r, 50v-51r, 53v-54r, 57v (jusqu'à la ligne 15), 58r (l. 19)-59r, 66v (l. 15)-67r, 69v-69bisr, 75v-76v (l. 3), 78v-79r, 83v-84r, 133r-v, 155v (l. 4)-156r (l. 6), 158v-160r (l. 3), 167v-168r du manuscrit C a copié les f. 42v (l. 8)-43r, 52v (l. 11)-53r, 56r-57r, 64v, 76r, 77v-80r, 82v-83v, 87v-88v, 91v-92r, 96v-97v, 98v-99v, 104v-105r (l. 11), 105v-106r, 110v-111r (l. 11), 114r-v, 116v (l. 1-15), 118v-120v, 123v-124r, 135v-136r, 139v-148v, 152v-156r, 158v-160r, 161r, 162v-167r, 168v, 169v-173v, 175r-v, 180r, 184r-v, 191v, 193v-194r, 195v, 197r-198r (l. 5), 207r, 209v-210v, 211v, 220v-221r, 225v, 227v-229r, 231v-242r (jusqu'aux 4 dernières lignes), 249v-251r (sauf la souscription), 266v-269r, 280v (l. 7 *ab imo*)-282r, 283v-288r du *Parisinus gr.* 2267.
- (21) Paru dans V. Boudon-Millot, A. Garzya, J. Jouanna et A. Roselli (éd.), *Ecdotica e ricezione dei testi medici greci*, Naples, 2006, p. 359-410, voir en particulier sur le copiste X, p. 403 et 405.

annotateur et rubricateur du manuscrit J de la tradition hippocratique, le *Parisinus gr.* 2143. Ce copiste X n'intervient pas dans notre manuscrit C, en revanche le copiste à l'écriture aérée, qui collabore aux manuscrits *Athous Iviron* 189 et *Parisinus gr.* 2267, a également copié des feuillets dans le *Parisinus gr.* 2270²². Un autre point commun entre C et le *Parisinus gr.* 2270 tient aussi à la qualité de l'encre utilisée: plus tard, dans les deux manuscrits ont été repassées les lettres dont l'encre s'effaçait. Or le manuscrit *Parisinus gr.* 2270 était à Constantinople dans la première moitié du xv^e siècle, car il porte deux annotations de la main de Démétrios Angelos ²³. Ce faisceau de données invite à situer la copie du manuscrit C à Constantinople, à l'époque de la renaissance paléologue, dans un milieu d'érudits et de lettrés qui manifestaient un intérêt pour les textes médicaux.

Si D partage les mêmes séries de fautes que L et C, il n'est donc pas un jumeau de C. Le *Mosquensis gr.* 465 apparaît plutôt comme un manuscrit « contaminé », réalisé par Andronic Kallistos à partir de deux modèles de grande valeur philologique: le manuscrit L dû au *scriptorium* de Ioannikios, et le manuscrit C provenant d'un cercle byzantin spécialisé entre autres dans la copie de textes galéniques. Toutefois le manuscrit D présente aussi des leçons, bonnes ou fautives, qu'il possède en propre, à l'exclusion de ses deux modèles.

4. Fautes ou bonnes leçons données par D, contre L et C

- Ι 5 G, p. 120, l. 19: αὐταῖς D αὐτοῖς LVBVlat CRU TAS αὐτῆς M.
- Ι 5 G, p. 120, l. 22: γεγραφόσι BVlatCRU TSM -σιν L γεγράφασιν D έγραψαν Α.
- I 7 G, p. 121, l. 21: εἶπον CR^{pc}U εἰπὼν LV εἶπεν DBVlat TSM.
- I 7 G, p. 121, l. 21: εὐθέως LBVlatCRU TS εὐθύς D om. MA Helmreich.
- Ι 7 G, p. 122, l. 4: συμπτωμάτων BVlatCRU TASM σωμάτων LV νοσημάτων D.
- I 11 H, p. 124, l. 4: νόσους LBVlatCRU TASM νούσους D.
- (22) La main de notre copiste qui espace les lettres intervient dans la seconde partie du *Parisinus gr.* 2270, qui contient le traité *De urinis* de Jean Zacharias Actouarios, aux f. 184v (l. 12?)-185r (l. 8), 186v-188r (sauf les 9 premières lignes du f. 187v), 191r, 193v, 200v, 204v-205r, 208v-209r, 213 (l. 13 *ab imo*)-214r, 215v (l. 15)-216r, 224v-227v, 234v-235r, 236v-237r, 239r, 240v, 248v-249v, 292v, 297v-299v, 306r-308r, 315v (*usque ad* l. 15), 319v-320r, 323v-324r, 325v, 329v-331r, 335v-336r, 338v, 341v-342r, 355v-357v, 366v-367r, 373v, 375v-376r, 380r-381r.
- (23) Voir B. Mondrain, Comment était lu Galien à Byzance dans la première moitié du xv^e siècle? Contribution à quelques aspects de l'histoire des textes, in A. Garzya et J. Jouanna (éd.), Trasmissione e ecdotica dei testi medici greci, Naples, 2003, p. 361-384, ici p. 374-376.

- I 12 G, p. 125, l. 10: γενητός DR γεννητός cett.
- I 12 G, p. 125, l. 29: προβαλλόμενον LBVlatCRU TASM προβεβλημένον D.
- I 12 G, p. 126, l. 19: ἐπιδούντων LBVlatCRU ASM ἐποιδούντων Τ ἐπιδόντων V ἐπιδοκούντων D.
- I 12 G, p. 127, l. 7: post πτισάνης (alt.) add. αὐτῆς D.
- I 13 G, p. 127, l. 18: εύρεθήσεσθαι CRU TASM εύρεθήσεται LBVlat εύρήσει V εύρήσουσιν D.
- I 41 G, p. 154, l. 16: ἐσπαραγὼς LBVlatCRU TASM τεταραγὼς D.

Pour expliquer toutes ces divergences de D par rapport à ses modèles, faut-il supposer un manuscrit intermédiaire (codex interpositus) ou bien plutôt une série de conjectures effectuées par Kallistos lui-même? Dans ce cas, nous n'aurions pas affaire à un banal travail de copiste compilant deux modèles, mais à une méthode d'établissement textuel bien plus complexe. Est-il possible de donner des précisions sur la façon dont a travaillé Kallistos?

Il semble qu'en éditant le CRMA, Kallistos s'est d'abord appuyé, pour le début du livre I, sur le texte du *Laurentianus*, puis qu'il a plutôt recouru au texte du manuscrit d'Iviron pour la suite du livre I, le livre II et le début du livre III, ce que laissent aussi inférer les exemples cités par Helmreich dans sa préface²⁴. De fait, si les leçons de D concordent avec celles de L jusqu'au paragraphe I 26 G, les concordances de C avec le texte de D se multiplient à partir de ce passage et jusqu'à la fin du livre I. Toutefois on trouve aussi, à la fin du livre I, des leçons qui sont celles de L. Il en ressort que Kallistos a eu la possibilité de disposer des deux manuscrits, L et C, en même temps, soit simultanément, soit alternativement. Sans qu'on puisse préciser exactement la méthode qu'il adopte, il est intéressant de constater que le travail de Kallistos est plus compliqué qu'une simple copie qui changerait de modèle en cours de route. Il est aussi plus élaboré qu'une simple emendatio²⁵, c'est-à-dire que la correction du texte d'un manuscrit au moyen d'un autre témoin ou de conjectures personnelles. Le travail de Kallistos dénote un projet plus ambitieux: plutôt que de corriger le texte de C ou de L avec l'autre manuscrit (emendatio), il semble que Kallistos ait pu parfois d'abord pratiquer une collation des deux modèles (recensio), avant d'en venir à des conjectures personnelles 26. Il faut dès lors envisager le manuscrit D, non plus comme le produit de

⁽²⁴⁾ Voir supra n. 10.

⁽²⁵⁾ Sur les notions d'*emendatio* et de *recensio*, voir E. J. Kenney, *The classical text*, Berkeley-Los Angeles-Londres, 1974.

⁽²⁶⁾ Pour trois bonnes leçons, Helmreich avait déjà reconnu dans son édition du CMG qu'elles pouvaient être des conjectures du copiste, voir p. xxxII de la préface, op. cit. (comme n. 7).

contaminations, mais comme une véritable édition critique et voir dans la méthode de Kallistos une pratique philologique assez exceptionnelle pour l'époque.

Pour ce qui est de l'établissement du texte du CRMA, ces conclusions ont des conséquences importantes. Comme le manuscrit D est le fruit de la confrontation de deux manuscrits plus anciens qui nous sont conservés, L et C, il n'a aucune raison de figurer dans l'apparat critique. En revanche, pour rendre à Kallistos ce qui lui revient, lorsque nous mentionnerons les lecons du manuscrit de Moscou dans notre apparat, nous ne les signalerons pas comme celles de D, manuscrit transmettant une lecon héritée de la tradition, mais en les attribuant nommément à Kallistos, tout comme celles des auteurs d'éditions imprimées, ou celles des érudits modernes. Les quelques conjectures heureuses du Byzantin pour le livre I témoignent de son excellente connaissance du grec ancien, de ses grands talents de philologue ainsi que de la modernité de ses méthodes de travail. Loin de se limiter à la confrontation ponctuelle de variantes, la philologie de Kallistos aborde le commentaire galénique dans une appréhension globale du sens et de l'histoire du texte.

- 5. Bonnes conjectures de Kallistos susceptibles d'être retenues dans une prochaine édition
 - I 5 G, p. 120, l. 19: αὐταῖς Kallistos αὐτῆς Μ αὐτοῖς cett.
 - I 14 G, p. 127, l. 25 : δικαίαν καὶ Kallistos δικαίαν LBVlatCRU AlslSM om. T Helmreich.
 - I 17 G, p. 139, l. 6: συγκέηται Kallistos σύγκειται LVlatC^{pc} RU Τ σύκεινται ASM Β συνίστανται C.
 - I 17 G, p. 139, l. 26: θυεία Kallistos θυία LBVlatCRU TA θύα SM.
 - I 24 G, p. 145, l. 20: ἐμπιπλάντι Kallistos ἐμπιπλῶντι LBVlatCU TAS ἐμπιπλῶντα R ἐπιπλῶντι Μ.
 - I 33 H, p. 151, l. 18: ῥέγχεος Kallistos ῥέγχους cett.
 - I 34 H, p. 152, l. 3: πελιδνή Kallistos (sed iam Hippocrates) Helmreich πελιή LVlatCU ΤΑΜ πελίη Β πελίην R.
 - Ι 38 G, p. 153, l. 18: εἰσπνέωσι S Kallistos εἰσπνέουσι cett.

Le manuscrit D, une fois remis à sa juste place, est un outil de grande valeur pour l'éditeur moderne. Pour d'autres traditions textuelles, bon nombre d'éditeurs ont reconnu les mérites du travail de Kallistos et ont vu dans ses manuscrits de véritables trésors philologiques ²⁷. Ils ne reflètent pas uniquement un travail de copiste, mais sont

(27) Les érudits modernes ont vu dans les heureuses conjectures de Kallistos un κτημα ἐς αἰεί. F. Donadi, qui souligne l'intérêt d'un autre manuscrit de Kallistos, l'*Ambrosianus* H 52 Sup. (Am₄), pour la tradition de l'Éloge d'Hélène de Gorgias,

liés à une activité d'enseignant, de traducteur et d'éditeur. Un petit détour par la biographie de ce Byzantin, permet de mieux cerner l'érudition de Kallistos et son rapport aux livres. La synthèse qui suit se propose de rassembler les données éparses sur la carrière de Kallistos jusqu'en 1475 ²⁸.

Andronic Kallistos est né dans l'empire byzantin vraisemblablement tout au début du xv^e siècle. C'est à Constantinople qu'il fait ses études avant de partir, comme beaucoup de ses compatriotes, en exil pour l'Italie. Sa présence est attestée à Padoue dès 1441 ²⁹. Entre 1453 et

mène une étude détaillée du travail effectué par le Byzantin et y reconnaît celui d'un philologue hors du commun, très supérieur à celui de bon nombre d'érudits de son temps, cf. Esplorazioni alla tradizione manoscritta dell'encomio di Elena gorgiano, II, in Bollettino dell'Istituto di filologia greca, t. 3, 1976, p. 226-250. Pour l'importance du Parisinus gr. 2038 dans la tradition de la Rhétorique à Alexandre, voir M. Fuhrmann, Untersuchungen zur Textgeschichte der pseudo-aristotelischen Alexander-Rhetorik, Abhandl. Akad. Wiss. Mainz, 7 (1964), Wiesbaden, 1965, p. 584-605; id., Anaximenis Ars rhetorica: quae vulgo fertur Aristotelis ad Alexandrum, Leipzig, 1966, p. xv-xix. Pour l'intérêt du Cantabrigiensis Emmanuel College 30 dans la tradition d'Hérodote, voir B. Hemmerdinger, Les manuscrits d'Hérodote et la critique verbale, Gènes, 1981, p. 135-142; sur le Mutinensis a. V. 7. 17 dans la tradition de la Constitution des Athéniens du pseudo-Xénophon, voir G. Serra, La tradizione manoscritta della Costituzione degli Ateniesi dello Pseudo-Senofonte, Atti e memorie dell'Accademia patavina di scienze lettere ed arti, cl. sc. mor., t. 91, 1978-1979, n° 3, p. 103 sq.

- (28) Pour une biographie d'Andronic Kallistos, voir Ch. F. Boerner, De doctis hominibus Graecis litterarum Graecarum in Italia instauratoribus liber, Leipzig, 1750, p. 164-169; E. Legrand, Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux xve et xvie siècles, Paris, 1885, t. 1, p. L-LVII; G. CAM-MELLI, Andronico Callisto, I, in La Rinascita t. 23, 1942, p. 104-121 et 174-214; A. Perosa, Inediti di Andronico Callisto, in Rinascimento (La Rinascita), t. 1, 1953, p. 3-15; A. Pertusi, L'umanesimo greco dalla fine del secolo xiv agli inizi del secolo xvi, dans G. Arnaldi et M. Pastore Stocchi (éd.), Storia della cultura veneta, t. III, 1, Vicenza, 1980, p. 238-239; E. Trapp (éd.), Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit, fasc. 5, Vienne, 1981, p. 47, nº 10484, s.v. « Κάλλιστος 'Ανδρόνικος »; M. Centanni, La biblioteca di Andronico Callisto. Primo inventario di manoscritti greci, in Atti e memorie dell' Accademia patavina di scienze lettere ed arti, Cl. sc. mor., t. 97, 1984-85, nº 3, p. 201-223; J. Monfasani, A philosophical text of Andronicus Callistus misattributed to Nicholas Secundus, in Renaissance studies in honor of Craig Hugh Smyth, Florence, 1985, p. 395-406. Sur son activité de copiste qui a suscité de nombreuses controverses chez les paléographes, voir la mise au point de M. Centanni, op. cit., p. 204-206 et la bibliographie donnée par E. Gamillscheg et D. Harlfinger, Repertorium der griechischen Kopisten (800-1600), t. I, Vienne, 1981, nº 18; t. I A, p. 35-36; t. I B, p. 15-16; t. I C, pl. 18; t. II, Vienne, 1989, no 25; t. II A, p. 34; t. III, Vienne, 1997, nº 31; t. III A, p. 35.
- (29) L'hypothèse qu'il se trouve à Padoue dès 1441, auprès de Palla Strozzi, se fonde d'une part sur une page de Vespasiano da Bisticci qui raconte avoir été reçu, cette année-là, par Palla Strozzi, dans l'entourage duquel se trouvaient Jean Argyropoulos, ainsi qu'un autre Grec, et d'autre part sur la souscription d'un manuscrit parisien, le *Parisinus gr.* 1908. Ce colophon, dans lequel on reconnaît l'écriture de

1455, il se trouve à Bologne où il rencontre le cardinal Bessarion ³⁰, qui est alors légat du Pape dans cette ville. Kallistos est de nouveau à Bologne en 1458-1459; il y enseigne à l'université et donne des cours de philosophie morale sur l'Éthique à Nicomaque d'Aristote. De 1459 à 1462, il est derechef à Padoue, auprès du riche et généreux mécène florentin, Palla Strozzi, exilé dans cette ville depuis 1434 ³¹. Kallistos est alors, au même titre que Jean Argyropoulos, attaché à Strozzi en qualité de professeur. Dès 1461-1462, il prend part à la fameuse querelle aristotélico-platonicienne, pour défendre Théodore Gaza, son parent, et donc soutenir Aristote, contre Michel Apostolis, fervent partisan de Platon ³². A la mort de Strozzi en mai 1462, il quitte Padoue pour reve-

Kallistos, explique que le livre a été copié par Argyropoulos et Palla Strozzi en 1441 à Padoue, voir A. Diller, *Three scribes working for Bessarion: Trivizias, Callistus, Hermonymus*, in *Italia medioevale e umanistica*, t. 10, 1967, p. 406; E. Gamillscheg et D. Harlfinger, *op. cit.*, t. I A, p. 35 (comme note précédente) et N. G. Wilson, *From Byzantium to Italy*, Londres, 1992, p. 114.

- (30) C'est la thèse d'A. Perosa qui se base sur une lettre anonyme adressée à Michel Apostolis, attribuée par son éditeur au cardinal Bessarion (L. Mohler, Kardinal Bessarion als Theologe, Humanist und Staatsman, t. III, Paderborn, 1942, réimp. 1967, p. 483, lettre n° 35). Perosa date ce document d'avant le départ de Bessarion de Bologne pour Rome le 23 mars 1455. Dans cette lettre, Bessarion s'excuse auprès de Michel Apostolis de ne pas lui avoir encore parlé de Kallistos qu'il qualifie ainsi: « χρηστὸς γὰρ καὶ μέτριος ἀνὴρ καὶ σπουδαῖος καὶ ὅλως σοί τε καὶ τῆ σῆ συγγένεια προσήκων. » Cette thèse est toutefois remise en cause par P. Eleuteri. Selon Eleuteri, la présence de Kallistos à Bologne n'est assurée que pour 1458-1459 par les registres de l'université. Il montre que Kallistos a copié le Laurentianus 60, 16 de concert avec Cosmas de Trébizonde à Rome en 1457, voir P. Eleuteri, Storia della tradizione manoscritta di Museo, Pise, 1981, p. 153. Sur le séjour bolonais de Kallistos dans les années 50 du xve siècle et sur son travail en commun à cette époque avec Bessarion et ses copistes, voir H.-C. Günther, Andronikos Kallistos und das Studium griechischer Dichtertexte, in Eikasmos, t. 10, 1999, p. 315-334, en particulier p. 322-323.
- (31) La présence de Kallistos à Padoue chez le riche mécène est attestée par deux lettres de François Philelphe adressées en 1461 à Palla Strozzi, voir F. Filelfo, *Epistulae*, Venise, 1502, liv. XVI, f. 119r-v. Dans la première lettre, datée du 1^{er} janvier, Philelphe demande à Strozzi de lui faire copier des manuscrits qui sont en la possession de Kallistos.
- (32) Michel Apostolis, avait, entre autres, soutenu la thèse qu'Aristote niait l'immortalité de l'âme. Kallistos, avocat chrétien d'Aristote, se fait un devoir de réfuter cette thèse dans son traité Defensio Theodori Gazae adversus Michaelem Apostolum. Ce traité est édité par L. Mohler, op. cit., t. III, 2° éd., 1967, p. 170-203 (comme n. 30). Sur la traduction latine de ce traité de Kallistos, faussement attribuée à Nicolas Secundinus, voir J. Monfasani, op. cit. (comme n. 28); sur la controverse en Italie et la rédaction d'un traité antiplatonicien Περὶ κοινογαμίας par Kallistos, voir A. Pontani, Note sulla controversia platonico-aristotelica del Quattrocento, in Contributi di filologia greca medievale e moderna, Catane, 1989, p. 99-165 et spécialement, p. 107 et p. 127-130; sur l'émergence dans le monde byzantin de cette

nir à Bologne où il enseigne durant quatre années. Dans une lettre qu'il adresse à Démétrios Chalcondylès, Kallistos donne le programme des cours qu'il dispense alors à l'université: il lit en grec les hymnes de Pindare, les lettres de Phalaris, et la grammaire de Théodore Gaza, mais en traduction latine, la *Politique*, l'Économique et la *Physique* d'Aristote³³.

En 1469, Andronic Kallistos est à Rome, peut-être déjà depuis 1466. Durant son séjour romain, Kallistos appartient à l'entourage du cardinal Bessarion qui devient son protecteur et mécène. Cette période qui correspond à l'intense activité littéraire du cardinal est aussi pour Kallistos la plus heureuse et la plus fructueuse. En 1471, Jean Argyropoulos, qui occupait la chaire de grec au *Studio* de Florence depuis quinze ans, décide de partir en Hongrie. Argyropoulos quitte donc Florence, non pas pour la Hongrie, mais pour Rome où il se trouve à la fin du mois d'octobre. Dans une lettre datée du 13 août 1471 et reçue le 30 août, Bessarion écrit à Laurent le Magnifique pour lui recommander Kallistos. C'est donc en août 1471 qu'Andronic s'installe à Florence pour occuper pendant quatre années, jusqu'au début de 1475, le poste laissé vacant par Argyropoulos 34. Durant ces années, il a pour disciple et ami le célèbre Ange Politien. Il enseigne la poésie et la rhétorique grecques et fait lire Homère, Démosthène ou Apollonios de Rhodes. Au Studio, il donne aussi des leçons de philosophie. Dans son enseignement officiel, Kallistos, comme Argyropoulos, se pose en aristotélicien. C'est à Florence qu'il élabore une traduction latine du De generatione et corruptione d'Aristote, si l'on en juge par la dédicace de cet ouvrage à Laurent de Médicis. Il développe aussi une méthode de traduction littérale pour apprendre le grec aux débutants 35.

polémique entre les tenants d'Aristote et les partisans de Platon, voir G. Karamanolis, *Plethon and Scholarios on Aristotle*, dans K. Ierodiakonou (éd.), *Byzantine philosophy and its ancient sources*, Oxford, 2002, p. 253-282.

- (33) Voir J. E. Powell, Two letters of Andronicus Callistus to Demetrius Chalcondyles, in Byzantinische neugriechische Jahrbücher, t. 15, 1939, p. 14-20 (p. 19-20, pour la lettre en question). N. G. Wilson, op. cit. (comme n. 29), p. 116-117, commente le programme défini par Kallistos. Selon lui, Kallistos distingue dans sa lettre trois niveaux de leçons: Pindare pour les avancés, Phalaris pour les intermédiaires, Gaza pour les débutants.
- (34) Voir A. Verde, Lo Studio Fiorentino 1473-1503. Ricerche e documenti, 4 vol. en 6 t., Florence, 1973-1985, t. II, p. 24-25 et IV, 1, p. 95-96.
- (35) Dans le *Riccardianus* 153, qui est un manuscrit d'excerpta, aux f. 91-95, nous avons l'exemple d'une traduction littérale en latin d'un passage des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes « secundum Andronici interpretationem », due à la main d'un de ses disciples, Bartolomeo Della Fonte, tandis que la traduction littéraire du poème apparaît au f. 170 du *Riccardianus* 539; voir Marchesi, *Bartolomeo della Fonte*, Catania, 1900, cité par G. Cammelli, *Andronico Callisto*, I, in *La Rinascita*, t. 23,

De cette biographie encore inachevée, qui couvre les trois premiers quarts du xve siècle, émerge la figure d'un personnage important pour la diffusion de l'hellénisme en Occident: Kallistos fut professeur de langue, de littérature et de philosophie grecques, mais aussi traducteur du grec au latin, et enfin éditeur de textes. Il y a fort à penser que le travail qu'il effectua sur les manuscrits nous renseigne aussi sur le contenu de ses cours et sur la philologie grecque qu'il professait. A. Grafton³⁶ a montré qu'Ange Politien avait introduit une révolution en philologie. En effet, ce disciple et admirateur de Kallistos, est le premier, dans ses Miscellanea, à traiter la critique des textes comme une étude historique. Face à des sources qui se contredisent, Politien invite à la pratique d'un classement chronologique et généalogique; face à des passages corrompus dans des manuscrits récents, plutôt que d'émettre des conjectures personnelles, il préfère avoir recours à des sources plus anciennes. Il n'est dès lors pas impossible de créditer le maître d'avoir eu quelque part à la modernité philologique dont fit preuve l'élève.

Ce rappel biographique conduit aussi à la formulation de deux hypothèses pour la datation de la copie de D: soit le manuscrit D a été copié à Rome ou Florence, à l'époque où Andronic Kallistos travaillait pour le cardinal Bessarion, c'est-à-dire à la même période où son collègue crétois Jean Rhosos copiait le *Marcianus gr.* 281 sur le *Laurentianus* 75, 5; soit le manuscrit D a été établi à Florence entre 1471 et 1475 quand Kallistos enseignait au *Studio* de Laurent le Magnifique: il aurait alors eu accès au *Laurentianus* grâce à la récente ouverture au public de la bibliothèque des Médicis (1469). S'il est difficile de se prononcer avec certitude, je pencherai volontiers pour la première hypothèse, et ce pour quatre raisons.

La première tient à la biographie de notre érudit byzantin. On imagine en effet davantage Kallistos s'atteler à une édition de Galien, quand il est à Rome au service de Bessarion, profitant ainsi du loisir que lui laisse cette situation, mais surtout de l'effervescence galénique qui gagne le cercle du cardinal de 1468 à 1472, que lorsqu'il occupe son poste de professeur à Florence, où il semble plutôt absorbé par un enseignement consacré à la poésie et à la philosophie. Le caractère incomplet du texte transmis par le manuscrit D, qui s'arrête net en

^{1942,} p. 190-191. Sur ce travail de traduction scolaire humaniste, voir G. RESTA, Andronico Callisto, Bartolomeo Fonzio e la prima traduzione umanistica di Apollonio Rodio, in E. LIVREA et G. A. PRIVITERA (éd.), Studi in onore di Anthos Ardizzoni, t. II, Rome, 1978, p. 1055-1131.

⁽³⁶⁾ A. Grafton, On the scholarship of Politian and its context, in Journal of the Warburg and Courtauld Institutes, t. 40, 1977, p. 150-158.

plein développement sur les différents vins et leurs effets thérapeutiques, peut constituer un second argument. Cet arrêt brusque, au beau milieu d'une phrase du commentaire au deuxième lemme du livre III ³⁷, ne résulte pas d'une perte de folios, puisque le texte s'interrompt en laissant une demi-page blanche. Cet inachèvement est peut-être dû à une lassitude ou à un désintérêt pour le texte copié, mais Kallistos a peut-être aussi abandonné sa copie, parce qu'il se trouvait dans l'impossibilité de poursuivre son travail et ne disposait plus des mêmes outils qu'au début de son entreprise. Autre signe de l'inachèvement du manuscrit D: le manuscrit ne présente aucun titre annonçant les trois premiers livres, ni aucune des initiales en début de lemme ou de commentaire galénique. Ces éléments indiquent que le rubricateur du manuscrit D n'a pas pu faire son travail³⁸. Or l'absence de titres et d'initiales qui semble résulter de l'abandon d'un projet mené à deux peut, à son tour, venir étayer notre hypothèse. La Bibliothèque nationale de France conserve, en effet, un manuscrit d'Aristote, le Parisinus gr. 2038, dont le texte principal a été copié par Kallistos, tandis que Jean Rhosos y a officié en tant que rubricateur 39. Enfin, le contenu du manuscrit D me semble constituer un autre argument en faveur de cette hypothèse. Les premiers folios du manuscrit de Moscou portent le texte de deux courts traités diététiques de Galien: le Sur la meilleure constitution du corps (f. 1r- 3v) et le Sur le bon état (f. 3v-5v, l. 2), ce dernier opuscule s'achevant lui aussi en plein milieu d'une phrase. Hormis

⁽³⁷⁾ Cf. n. 6.

⁽³⁸⁾ Une main ultérieure a toutefois recopié le titre du livre I présent dans le manuscrit C à l'endroit laissé blanc dans le manuscrit D, ainsi que quelques rares initiales à l'encre noire.

⁽³⁹⁾ E. Gamillscheg, dans Supplementum Mutinense, in Scrittura e civiltà, t. 2, 1978, p. 231-243, reprend les conclusions de D. HARLFINGER (Specimina griechischer Kopisten. I. Griechen des 15. Jahrhundert, Berlin, 1974, nº 44-46) et identifie Jean Rhosos comme calligraphe des titres et des initiales des Mutinensis a U. 5. 1 (123) et Parisinus gr. 2038, copiés par Kallistos pour le texte principal, voir n. 32 p. 234 et pl. II. Dans le Parisinus gr. 2038, les titres des trois livres de la Rhétorique et la formule marquant la fin du traité (f. 1r, 17r, 55r, 75r) sont calligraphiés à l'encre rouge par Jean Rhosos, tandis qu'au folio 76r, le titre en rouge de la Rhétorique à Alexandre, ouvrage abondamment annoté par Kallistos, est de la main de ce dernier, tout comme le titre de la *Poétique* (f. 109v). Il n'est pas étonnant que Rhosos ait souvent été choisi par ses collègues copistes pour rubriquer et ornementer les manuscrits. En effet, son écriture calligraphique et soignée rappelle le style élégant de la minuscule bouletée. Ernst Gamillscheg propose deux périodes durant lesquelles Jean Rhosos et Kallistos ont pu facilement entrer en contact et travailler ensemble : les années 1455-1458 (de 1455 à 1457, Rhosos est à Rome et travaille pour Bessarion; en 1458, il copie un manuscrit à Venise pour Palla Strozzi) et les années 1469-1471, voir p. 237. Pour d'autres exemples de collaborations entre Kallistos et Rhosos, voir H.-C. GÜNTHER, *ор. cit.*, р. 333-334 (comme note 30).

deux lignes copiées, le reste du folio 5v est blanc comme tous les suivants, jusqu'au début du CRMA au f. 33r. Selon toute vraisemblance, cette séquence de folios vierges devait accueillir un autre traité diététique de Galien, comme en témoignent les traces de réglure du papier ainsi préparé pour le travail du copiste. Nous aurions là un de ces manuscrits qu'on appelle manuscrits d'érudits, c'est-à-dire un manuscrit que Kallistos aurait composé pour son usage privé. Malgré les vingt-sept folios qui les séparent, les deux courts traités et le CRMA sont copiés dans la même encre et leur copie me semble contemporaine. Or il se trouve que les deux courts traités diététiques n'apparaissent dans aucun manuscrit de Galien conservé à la Laurentienne aujourd'hui, et il y a peu d'exemples connus qui montrent que la collection des Médicis s'est modifiée par soustraction. En revanche, ils figurent tous deux dans un même manuscrit de Venise, le Marcianus gr. 282, attribué à Georges Trivizias, un autre copiste de Bessarion. Ce dernier manuscrit qui contient dix-sept traités de Galien, avec trente et un livres, est tout comme V, l'un des manuscrits que Bessarion a fait copier entre 1468 et 1472 par ses copistes romains, pour léguer à la postérité les « œuvres complètes » de Galien 40. Il faut cependant souligner qu'on ne peut, dans l'état actuel des recherches, clarifier la filiation qu'entretiennent, pour ces deux courts traités, le manuscrit de Moscou et le Marcianus gr. 282 41.

Ces quatre arguments tendent à situer la copie de D entre 1468 et août 1471, date après laquelle Kallistos prend la succession de Jean Argyropoulos à Florence. Kallistos, qui détenait déjà le manuscrit C, comme nous le montrera la suite des évènements, aurait profité de l'accès au *Laurentianus* 75, 5, rendu possible à son collègue Jean Rhosos grâce au patronage de Bessarion. Kallistos y aurait reconnu un témoin ancien et de grande qualité, au point d'en vouloir faire le texte de départ d'une édition critique. Cependant, le travail de son collègue

⁽⁴⁰⁾ Voir J. Irigoin, Autour des sources..., p. 675 (cité n. 1).

⁽⁴¹⁾ L'édition critique de ces deux traités effectuée en 1901 par G. Helmreich n'est pas très claire sur les liens des deux manuscrits, cf. Galenus, De optima corporis constitutione; Idem, De bono habitu, Programm des kgl. humanistischen Gymnasiums in Hof für das Schuljahr 1900/1901, Hof, 1901. Selon Helmreich, il apparaît évident que le Mosquensis gr. 465 est très proche d'un manuscrit de Modène, le Mutinensis α. P. 5. 20 (109), qui porte aux f. 1 et 16 des marques de correction dues à Kallistos (cf. D. Harlfinger, Die Textgeschichte der pseudo-Aristotelischen Schrift Περὶ ἀτόμων γραμμῶν, Amsterdam, 1971, p. 413). Cependant le classement des manuscrits proposé par Helmreich est tributaire de la philologie de son temps: il ne prend pas en compte la méthode de Lachmann et n'a pas collationné lui-même l'ensemble des manuscrits. Par ailleurs, il ne m'a pas encore été possible de consulter l'édition plus récente d'A. Bertini Malgarini, Galeno, De optima corporis nostri constitutione e De bono habitu, Rome 1992.

Rhosos ayant la préséance, Kallistos n'aurait pu disposer de ce précieux livre que par intermittence. L'inachèvement du manuscrit s'expliquerait ainsi par la nomination imprévue et précipitée de Kallistos à Florence en août 1471. Cependant le lieu de la copie de D n'en demeure pas moins incertain. Si l'on songe d'abord à Rome, le manuscrit ayant été convoyé de Florence à Rome grâce à un prêt de Laurent le Magnifique au cardinal, Stefania Fortuna ⁴² propose Florence comme lieu de copie, pour un cas similaire de manuscrit de Galien copié par Jean Rhosos pour Bessarion (le *Marcianus gr.* 279) sur le modèle d'un manuscrit alors florentin de Ioannikios (le *Parisinus gr.* 1849) ⁴³. Ces questions restent ouvertes.

En tout cas une fois le manuscrit D copié sur C, tous deux accompagnèrent pour quelque temps la destinée de Kallistos. A Florence, la situation du professeur ne le satisfait plus ⁴⁴, comme en témoigne une supplique de Politien adressée à Laurent le Magnifique. Il décide de quitter son poste et de partir tenter sa chance ailleurs. On le retrouve le 21 mars 1475 à Crémone. Il est arrêté par la ville parce qu'il ne peut s'acquitter du droit d'entrée et on se saisit des caisses de livres qu'il transporte avec lui ⁴⁵. Les livres lui sont restitués, mais Kallistos ne les garde pas longtemps. A Milan, il vend ses précieux manuscrits grecs et latins, fruits du labeur de nombreuses années d'érudition, pour entreprendre un plus long voyage. Le détail de la transaction nous est raconté par une lettre de Gian Francesco della Torre ⁴⁶, à Laurent de Médicis, qui s'était enquis de la destinée des livres d'Andronic ⁴⁷. Della

- (42) S. Fortuna, Sui manoscritti greci di Galeno appartenuti a Nicolò Leoniceno e al cardinale Bessarione, dans G. Fiaccadori (éd.), « In partibus clius » Scritti in onore di Giovanni Pugliese Carratelli, Naples, 2006, p. 189-211, ici p. 203.
- (43) Sur ces doutes quant au lieu de copie des manuscrits commandés à Rhosos par Bessarion, voir aussi N. G. Wilson, *The book trade in Venice ca. 1400-1515*, dans H.-G. Beck, M. Manoussacas et A. Pertusi (éd.), *Venezia centro di mediazione tra Oriente e Occidente (secoli xv-xvi)*, *Aspetti e problemi*, t. II, Florence, 1977, p. 381-397, ici p. 386.
- (44) Cf. A. Verde, *op. cit.*, t. II, p. 24 (comme n. 34), révèle que les appointements de Kallistos s'élevaient à 200 florins par an, soit deux fois moins que ceux de son prédécesseur Argyropoulos qui touchait 400 florins par an.
- (45) Comme nous l'apprend une lettre du duc de Milan, Galeazzo Maria Sforza à son référendaire à Crémone qui ordonne « che siano restituiti liberamente ad epso d. Andronico tutti li dicti soy libri et non gli siano retenuti per pagamento de datio ». Ce document est édité par E. Motta, *Demetrio Calcondila editore*, in *Archivio storico lombardo*, t. 20, 1893, p. 154.
- (46) Sur ce dignitaire au service des ducs de Milan, voir F. Petrucci, s.v.: « Della Torre Giovanni Francesco », dans *Dizionario degli Italiani*, t. 37, Rome, 1989, p. 570-571.
- (47) Cette lettre est éditée par A. Fabroni, Laurentii Medicis magnifici vita, t. II, Pise, 1784, p. 286-287 et citée par E. Legrand, op. cit., t. I, p. Lv (comme n. 28).

Torre, l'un des acquéreurs de ces manuscrits, explique que Kallistos, afin d'accompagner dans son voyage un gentilhomme de Morée ⁴⁸, avait décidé de vendre la totalité de ses livres à un certain Bonaccorso de Pise ⁴⁹. Le prix de vente des manuscrits de Kallistos s'élevait à 200 ducats. Bonaccorso ne pouvant subvenir qu'au quart de la somme, della Torre acheta le reste de la bibliothèque de l'érudit byzantin à raison de 150 ducats. Della Torre reconnaît que ces livres valent plus cher que ce prix, parce qu'ils sont « molto corretti et emendati come quelli che sono scritti da homo doctissimo per una buona parte ». De Milan, Andronic Kallistos traverse la France pour l'Angleterre. La dernière lettre de lui que nous connaissons est écrite de Londres en 1476 ⁵⁰. De Constantin Lascaris, qui déplore le sort des érudits grecs voués à l'exil, aux pérégrinations et à la misère, nous apprenons qu'il est mort en Angleterre, sans amis ⁵¹.

- (48) Il ne me semble pas incongru de suggérer que ce gentilhomme de Morée puisse être Georges Hermonyme de Sparte qui, en 1476, fut envoyé en mission en Angleterre par le pape Sixte IV pour négocier la mise en liberté de l'archevêque d'York, George Neville, voir *infra* n. 50.
- (49) Ce Bonaccorso a enseigné les belles lettres à Milan de 1470 à 1485 et il s'est consacré à la diffusion des auteurs classiques par l'imprimerie. Il appartenait au cercle de François Philelphe, ami de Kallistos depuis de nombreuses années. Sur Bonaccorso, voir G. Ballistreri, s.v. « Bonaccorso da Pisa », dans Dizionario degli Italiani, t. 11, Rome, 1969, p. 464-465. Sur son enseignement en liaison avec l'imprimerie, voir P. Botley, Learning Greek in western Europe, in C. Holmes et J. Waring (éd.), Literacy, education and manuscript transmission in Byzantium and beyond, Leyde-Boston-Cologne, 2002, p. 199-223, spec. p. 201-206.
- (50) Cette lettre est rédigée par Kallistos à l'attention de Georges Paléologos Dishypatos, Grec au service du roi de France, Louis XI, et capitaine de Touques en Normandie, afin qu'il rassemble des fonds pour la libération de son ami Georges Hermonyme, prisonnier des geôles londoniennes; elle est éditée par J.-F. Boissonade, Anecdota Graeca e codicibus regiis, t. V, Paris, 1833, p. 420-426. Dans cette lettre, Kallistos nous apprend que Georges Hermonyme, après avoir rempli sa mission diplomatique avec succès, fut dénoncé par des marchands italiens, accusé d'espionnage à leur encontre et emprisonné; sur Georges Hermonyme, voir H. Omont, Georges Hermonyme de Sparte maître de grec à Paris et copiste de manuscrits, in Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France, t. 12, 1885, p. 65-98 et t. 13, 1886, p. 110-113; J. Irigoin, Georges Hermonyme de Sparte et son enseignement à Paris, in Bulletin de l'Association Guillaume Budé, N.S., t. 1, 1977, p. 22-27; sur le séjour de Kallistos en Angleterre, voir R. Weiss, Humanism in England during the fifteenth century, 3° édition, Oxford, 1967, p. 145-146.
- (51) Voir E. LEGRAND, op. cit., t. I, p. LXXX-LXXXI (comme n. 28) et sa traduction: « De la littérature grecque, il n'est question nulle part (...). Ils feraient tout plutôt que d'allouer un traitement à un Grec (...). C'est par suite de cette même avarice que Andronic Calliste a dû chercher un asile dans les îles Britanniques, où il est mort sans amis. » La lettre de Constantin Lascaris est datée de 1484.

Pourtant dans le cas du *CRMA*, les efforts de Kallistos ne furent pas vains. Si l'édition ébauchée par ses soins ne fut pas utilisée par les éditeurs de l'Aldine, on retrouve nos deux manuscrits C et D, cités en marge d'une traduction latine imprimée à Venise en 1562 et due à un certain Rasarius.

II – L'ÉDITION DE RASARIUS

L'édition galénique établie par Rasarius ⁵² paraît chez « Vincent Vaugris libraire et imprimeur demourant à Venize » ⁵³ (Vincente Valgrisi, Vincentum Valgrisium) en avril 1562 pour le premier tome : elle porte le titre de *Galeni Omnia quae extant : singulari studio, summaque diligentia Io. Baptistae Rasarii.* La parution du dernier tome qui est composé d'un index monumental a lieu en 1563. Dans cette vaste édition des œuvres complètes du Galien latin, Rasarius reprend certaines traductions latines déjà publiées. Mais il ne donne que pour un seul texte la

- (52) Giambattista Rasario (Valdugia 1517- Pavie 1578) est originaire de la province de Novare, comme l'indique l'épithète de « medicus Novariensis » par laquelle il se désigne dans la préface qu'il adresse à Alphonse II de Ferrare. Issu d'une famille noble, il débuta ses études à Milan où il apprit le grec et le latin. Puis il se rendit à Pavie pour compléter sa formation par la médecine et le droit. De Pavie, Rasarius s'installa ensuite à Venise, où il enseigna les belles-lettres pendant vingt-deux ans avec un grand succès. Il vécut ensuite à Rome où le pape Pie IV lui offrit de bons appointements. Philippe II d'Espagne, qui l'avait rencontré en 1548 lors de son passage à Milan, fut très impressionné par Rasarius et fit de vains efforts pour l'attirer en Espagne. Sans que sa santé lui permette d'aller jusqu'en Espagne, Rasarius consentit cependant à venir à Pavie, ville sous domination espagnole depuis 1540, où il enseigna la rhétorique de 1574 à sa mort en 1578. Rasarius a composé des lettres, des discours et de nombreuses traductions du grec au latin. Ces traductions montrent un intérêt certain du médecin pour la philosophie aristotélicienne. Il a ainsi édité et traduit en latin un grand nombre de commentateurs d'Aristote: Alexandre d'Aphrodise, Léon le Grand, Ammonius d'Alexandrie, Jean Philopon ou encore Georges Pachymère. Il s'est aussi illustré dans les éditions et traductions de textes médicaux: il a publié le De alimento ex aquatilibus animantibus de Xénocrate d'Aphrodise avec les scholies de Conrad Gesner en 1559, mais aussi l'ensemble des œuvres d'Oribase à Bâle en 1557. Ces informations bio-bibliographiques sont tirées de P. O. Kristeller (éd.), Catalogus translationum et commentariorum: Mediaeval and Renaissance Latin translation and commentaries, t. I, Washington, 1960, p. 107; F. Hoefer (éd.), Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, t. 41, Paris, 1852-1866, col. 661; M. E. Cosenza, Biographical and bibliographical dictionary of the Italian humanists and of the world of classical scholarship in Italy, 1300-1800, t. IV, Boston, 1962, p. 3004-3005.
- (53) Cette citation, qui se trouve au début du tome I de cette édition latine de Galien, provient de l'un des privilèges accordé par le roi de France, Charles IX, et signé par son conseiller Burault, au libraire et à l'éditeur le 23 janvier 1561.

vetus translatio: ce texte du pseudo-Galien apparaît dans le tome II sous le titre De motu thoracis. Pour les autres textes, il donne des traductions plus récentes, du XIV^e siècle comme celles de Nicolas de Reggio ou de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle comme celles de Thomas Linacre ou Nicolas Leoniceno. Dans de nombreux cas cependant, Rasarius propose une traduction de son cru. C'est le cas pour notre Commentaire au Régime des maladies aiguës.

Le CRMA se trouve aux folios 173r à 211v du tome consacré aux commentaires hippocratiques. Il est introduit par le titre: Gal. In lib. Hippocratis de ratione uictus in morbis acutis commentarii quattuor, suivi du sous-titre: Quos Io. Baptista Rasarius, medicus, Novariensis, cum uetustis libris diligenter collatos nuper latinitate donauit. Quels sont donc ces vieux livres que Rasarius a collationnés pour établir sa traduction latine?

Rasarius a la probité et le mérite d'avoir fourni, dans les marges de son édition imprimée, un véritable apparat critique, ce qui est plutôt rare pour l'époque. En éditeur moderne, il renvoie, grâce à des appels de notes placés avant un mot ou se référant à un passage entre crochets, aux variantes qu'il n'a pas éditées ni traduites. Rasarius signale d'abord, comme outil dont il dispose pour établir sa propre traduction, une traduction latine ancienne: il la désigne le plus souvent dans ses notes par « uetus translatio », parfois uniquement par « translatio » ⁵⁴.

Mais Rasarius indique surtout qu'il a élaboré sa traduction à partir de livres en grec. Il distingue ainsi, dans son « apparat », les « codices impressi » ou éditions imprimées, et les « codices scripti » ou manuscrits. Les éditions imprimées qu'il utilise sont toujours désignées par un pluriel générique, et leurs leçons ne sont jamais discordantes. Quelles pouvaient être ces éditions imprimées que Rasarius avait collationnées, sinon l'édition aldine de 1525-1526, et celle de Bâle de 1538, ou du moins l'une de ces deux éditions annotée et corrigée? Toujours estil que, quand on observe de près les leçons des « codices impressi » données en marge pour le livre I, on note que, dans deux cas, la leçon citée correspond à celle des deux éditions, tandis que dans un autre, le pluriel générique se comprend moins bien, puisqu'il ne se rapporte qu'à la leçon de l'édition de Bâle, contre celle de l'Aldine 55.

⁽⁵⁴⁾ Il s'agit de la traduction latine de Gérard de Crémone effectuée à Tolède au xII° siècle à partir de la traduction arabe de Isa ibn Yahya, disciple de Hunain ibn Ishaq.

⁽⁵⁵⁾ Au folio 176v du tome consacré aux commentaires hippocratiques, en marge de I 17 G (= Helmreich 137, 21), pour justifier sa traduction « qui stomacho alienus sit », Rasarius note: « ita habent impressi cod. ». Or il s'agit bien de la traduction de κακοστομάχων que donnent les éditions de 1525-26 (Venise) et de 1538 (Bâle). Plus loin, au même folio 176v (= Helmreich 138, 1), il note: « in codicib. impressis, et scriptis hoc loco legitur εὐέκκριτον », et il s'agit effectivement de la

Les références aux manuscrits grecs peuvent être d'une aide précieuse pour retracer l'histoire du texte. Rasarius les évoque par les mentions « codices scripti » ou « ueteres codices », parfois abrégée en « c. u. ». Il semble qu'il ait eu à sa disposition trois manuscrits. En effet, dans la marge de droite du folio 175v, il note: « uarij sunt u. c. hac in re in c. Bessar. legitur (...): in nostris uero duobus sic, (...) ». Ces marginalia invitent à penser que Rasarius, quand il préparait son édition de Venise, avait pu collationner à la Bibliothèque Marcienne le texte du CRMA dans le Marcianus gr. 281 copié par Jean Rhosos pour le cardinal Bessarion ⁵⁶. La mention des deux autres manuscrits semble plus énigmatique. Rasarius les décrit comme siens. Il est en effet connu pour avoir possédé une collection de manuscrits de médecine. On sait par exemple que les deux manuscrits d'Oribase de Moscou (Mosquenses gr. 498 et 499) lui ont appartenu et qu'il les a utilisés pour faire sa traduction latine et ses éditions d'Oribase (parues successivement à Venise en 1554, Paris en 1555 et Bâle en 1557). Il est fort probable que pour travailler à sa vaste édition de Galien en latin, Rasarius se soit doté de plusieurs manuscrits grecs du médecin de Pergame. Du reste, dans la préface au Commentaire aux humeurs, il signale qu'il a acheté à grands frais des livres anciens pour établir sa traduction⁵⁷. Peut-on identifier les deux manuscrits qui ont appartenu à Rasarius grâce aux variantes notées dans les marges?

Il y a peu d'occurrences qui permettent d'établir des critères discriminants. Du reste, si on suit scrupuleusement les informations données dans les marges, il semble que les manuscrits possédés par ce médecin helléniste ne correspondent à aucun de ceux qui sont conservés. Tout d'abord, les deux manuscrits de Rasarius appartiennent à la famille LVPDBVlatCRU et non à la famille TASMI si on en croit la note « c. u. habent διαφοράν » inscrite en marge du paragraphe I 12 G au

leçon des deux éditions. En revanche, en marge de I 15 G (= Helmreich 130, 14), au folio 175r, Rasarius a noté: « codices impressi, et duo scripti habent ἐριουργὸν ». Il donne ici la leçon de l'édition de Bâle, tandis que celle de l'Aldine est, à tort, ἱεριουργὸν.

- (56) Dans un opuscule sans doute composé par Rasarius lui-même, mais publié sous le pseudonyme « Udini medici utopiensis » en 1565 à Venise chez Vincente Valgrisi, l'auteur anonyme compare les mérites respectifs de deux éditions complètes du Galien latin, celle de Rasarius de 1562 et la Juntine de 1565, pour en conclure évidemment à la supériorité de la première. L'un des arguments avancés en faveur de l'édition de 1562 est que Rasarius a eu accès aux trésors de la Bibliothèque Marcienne et aux manuscrits de Bessarion: « Marcia (sic) autem Bessarionis, ceteraeque Venetae bibliothecae nobiles utrum Rasario patuerint. »
- (57) Au folio 2v du volume tiré à part du Commentaire aux humeurs, il écrit : « Nihil addam de magno sumptu in libros ueteres facto. »

folio 174v (= Helmreich 125, 25) 58. Parmi ces neuf manuscrits, il semble qu'on puisse en sélectionner quatre, d'après l'indication donnée au f. 179v) en marge de I 43 G (= Helmreich 157, 29): « c. Bess. nihil uariat: ceteri habent πολυτρόφοις. » C'est de fait la leçon de CRU et de D.

L'un de ces deux manuscrits donne une leçon qui est celle de CRU: f. 176r, I 17 G (= Helmreich 136, 16) « in duob. c. u. nulla uarietas est, in uno tantum legitur τοῖς λοιποῖς ζωμοῖς. » Une note en marge de I 8 G (= Helmreich 123, 1), au folio 174r, invite à rapprocher de C l'un de ces deux autres manuscrits: « ὅπερ ἐπὶ τὸ καθ' ὥραν ἐπιγινόμενον c. u. non habent praeter unum, in quo in margine additum est. » C'est, en effet, cette disposition dans la page qu'adopte le manuscrit C pour signaler cette leçon. Cependant l'identification d'un premier manuscrit avec C est démentie par une note, « haec non habent ueteres scripti codices », qui concerne la fin d'un lemme hippocratique et qui ne s'applique dans notre apparat qu'à LVPDBVlat (f. 174r, I 11 H = Helmreich, 124, 9-10).

Rasarius dit aussi que deux de ses manuscrits donnent une leçon que seul le manuscrit D de Moscou nous a conservée. Dans la marge de droite du folio 175v, il écrit en effet: « uarii sunt u. c. hac in re in c. Bessar. (...) έτέρων νόσων ώς in nostris uero duobus sic, έτέρων νοσερῶς » (I 16 G = Helmreich, 132, 9-10). Cette affirmation concorde avec celle précédemment citée, « c. Bess. nihil uariat: ceteri habent πολυτρόφοις », pour identifier un de ces deux manuscrits avec D. Pourtant, cette identification de D comme un manuscrit ayant appartenu à Rasarius est contrariée par l'annotation marginale: f. 174r, I 7 G (= Helmreich, 122, 4) « quidam legunt symptomatum sed ueteres codices tres habent σωμάτων. » Or D donne en ce lieu « νοσημάτων ».

A ce stade de l'enquête, ou bien on se résigne à ce que les deux manuscrits de Rasarius soient pour nous des manuscrits perdus, parents pour l'un de C, pour l'autre de D, ou bien on admet que Rasarius a pu commettre quelques approximations dans ses collations et que les deux manuscrits qu'il avait en sa possession étaient bien C et D.

Il faut d'ores et déjà signaler de curieuses coïncidences. En feuilletant les volumes de l'édition de Rasarius à l'affût de ces commentaires (sous-titres ou marginalia) où le traducteur nous livre ses sources, il est possible de noter que pour deux traités diététiques du médecin de Pergame, Rasarius disposait de manuscrits grecs. Pour le Sur la meilleure constitution du corps qui apparaît aux f. 28v-29v de la première classe de

⁽⁵⁸⁾ En effet les manuscrits LVPDBVlatCRU donnent διαφοράν, tandis que la famille TASMI donne βλάβην. Pour le détail des sigles, voir *supra* n. 7.

l'édition, Rasarius signale: « nunc ad ueterum librorum fidem castigatior emendatiorque redditus »; pour le Sur le bon état qui lui fait suite aux f. 29v-30r, Rasarius d'indiquer « et plerisque in locis, ope ueterum librorum, restitui. » Pour ces deux textes, Rasarius propose une traduction personnelle grâce à d'anciens manuscrits. Or il se trouve que le manuscrit D de Moscou contient, avant le CRMA, ces deux mêmes traités. Curieusement, ces deux traités sont aussi l'un à la suite de l'autre dans un autre manuscrit moscovite: ils apparaissent respectivement aux folios 84 et 87 du Mosquensis gr. 466 59. Dans l'édition de Venise, après ces deux brefs traités, Rasarius édite la traduction latine du De naturalibus facultatibus effectuée par Thomas Linacre (f. 30r-47r), mais il précise: « diligentissime ad graecorum exemplarium fidem a Io. Bapt. Rasario medico, Nouariensi recogniti. » Or le traité Sur les facultés naturelles se trouve, lui aussi, dans le Mosquensis gr. 466, à partir du f. 219. Il n'est donc pas impossible que l'un des manuscrits utilisés par Rasarius pour sa traduction du CRMA soit le manuscrit D et qu'une collection d'ouvrages médicaux (Galien et Oribase) ayant appartenu à Rasarius se soit ultérieurement retrouvée à Moscou. Mais c'est assurément le manuscrit C qui fournit la preuve que les deux manuscrits cités par Rasarius en marge du CRMA sont bien C et D.

A l'époque où Rasarius publie ses œuvres complètes de Galien, il existe déjà sur le marché vénitien de nombreuses éditions de l'œuvre du médecin de Pergame en latin 60. Cependant cette nouvelle édition s'inscrit dans une stratégie commerciale. Dans le privilège accordé par Ferdinand Ier, empereur germanique, au libraire et imprimeur Vincent Valgrisi le 31 décembre 1561, cette édition est d'emblée décrite comme nouvelle: elle propose tout d'abord des traductions latines qui sont le résultat de collations personnelles que Rasarius a effectuées sur

⁽⁵⁹⁾ Sur ce manuscrit, voir les catalogues de l'archimandrite Vladimir, Sistematičeskoe opisanie rukopisej Moskovskoj Sinodal'noj Patriaršej Biblioteki, t. IV, Moscou, 1894, p. 703-704 et de B. Fonkitch et P. Polâkov, Grečeskiâ rukopisej sinodal'noj biblioteki, Moscou, 1993, p. 154.

⁽⁶⁰⁾ On peut citer parmi les *Opera omnia* vénitiennes les plus connues, celle de Diomède Bonardus chez P. Pincius, incunable paru en 1490, celles des Juntes, dirigées par J. B. Montanus (1541-1542) ou par A. Gadaldini (1550), voir R. J. Durling, A chronological census of Renaissance editions and translations of Galen, in Journal of the Warburg and Courtauld Institutes, t. 24, 1961, p. 279-280. Pour le CRMA, plusieurs traductions latines circulaient avant celle de Rasarius: la traduction latine ancienne de Gérard de Crémone publiée à de nombreuses reprises notamment au sein des recueils de l'Articella dans des incunables et dans la première Juntine, la traduction de Johannes Vassaeus Meldensis qui fut la plus diffusée à partir de 1531, mais aussi celle de Nicolas Lavachius, parue à Florence chez B. Giunta en 1533, enfin celle de P. Juliarius publiée en 1542 à Vérone chez A. Putelleto da Portese, voir R. J. Durling, op. cit., n° 160, p. 295-296.

d'anciens manuscrits, ou bien encore de ses propres corrections qu'il dit être nombreuses. Mais cette édition présente aussi des textes absolument inédits qui proviennent de manuscrits très anciens et qui n'avaient jamais été publiés, ni en grec ni en latin. Ces inédits concernent le livre Sur les mœurs, les fragments du Commentaire au Timée de Platon, la toute fin du livre IV du Commentaire au Régime des maladies aiguës, mais aussi l'ensemble d'un Commentaire aux humeurs en trois livres, un Compendium sur le pouls en seize livres, et un commentaire galénique d'ordinaire en six livres des Épidémies VI d'Hippocrate 61.

Les érudits qui se sont penchés sur les textes que Rasarius, dans son avant-propos, prétend publier pour la première fois ont été bien déçus. Wenkebach 62 a pu montrer que la seconde moitié du livre VI, le livre VII et le livre VIII du Commentaire aux Épidémies VI qui sont ajoutés à la fin du traité, et dont Rasarius se fait fort d'être le premier éditeur, sont, en réalité, tirés du commentaire de Palladios aux Épidémies VI. On sait en outre aujourd'hui que le Commentaire aux humeurs, qui constitue en quelque sorte l'argument de vente de l'édition de Venise de 1562 – il fit l'objet d'un tirage à part publié dans un volume indépendant de format plus petit, mais fut aussi incorporé au volume des commentaires avec une foliotation propre – est en fait un faux habilement forgé par Rasarius, à partir de son excellente connaissance de Galien, mais aussi grâce à des citations du vrai commentaire tirées d'Oribase et de Maïmonide. L'édition de ce faux commentaire se fonde sur un manuscrit copié en 1560 à Padoue par Andreas Darmarios: le Parisinus Coislinianus 163, qui a longtemps fait illusion chez les

^{(61) «} Philosophico ac medico doctissimo nouiter e Graeco in latinum translata sunt, et cum ueteris libris diligenter collata ac innumeris in locis emendata, multis passim etiam antiquorum librorum ope additis, et praesertim in libro de consuetudine, in fragmento in Timaeum Platonis, et in quarto de uictus ratione in acutis morbis extremo. Alia uero nuper reperta, et antea nusquam in lucem edita latina pariter facta ab eodem Rasario, quae sunt, eiusdem Galeni, commentarij tres in librum Hippocratis de humoribus, Compendium de pulsibus, omnium XVI. librorum, et duo ultimi commentarij : et dimidius sexti : in sextum de morbis uulgaribus, ac etiam praeter haec, quae antea latina extiterant ab alijs prius translata interpretibus cum Graecis exemplaribus collata sunt, et innumeris locis emendata expolitaque. »

⁽⁶²⁾ Voir E. Wenkebach, Beiträge zur Textgeschichte der Epidemienkommentare Galens II. Teil, Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Kl., 1928, n° 9, p. 72-76. H. Schöne avait, avant lui, émis des soupçons sur ces passages dans H. Diels, Erster Nachtrag zur Handschriften der antiken Ärzte, in Abhdl. Königl. Preuss. Akad. Wissenschaften, Philos.-hist. Kl., 1907, 2, p. 35, n. 1. W. Bräutigam a, un an plus tard, confirmé ce soupçon, voir W. Bräutigam, De Hippocratis Epidemiarum liber VI Commentaribus, Königsberg, 1908, p. 57-65.

érudits ⁶³. Or au sein de la liste des inédits annoncés dans le privilège accordé par l'empereur Ferdinand I^{er}, le prétendu *Commentaire aux Humeurs* figurait juste après notre passage inédit. Qu'en est-il de cet ajout à la fin du livre IV du *CRMA*?

Dans son catalogue des manuscrits des médecins grecs, Hermann Diels avait pris soin de signaler - entre crochets - l'édition de Rasarius comme la seule à conserver un fragment du dernier livre du CRMA 64. En effet, au folio 211v de son édition, après le commentaire au dernier lemme du livre IV, Rasarius ajoute cette mention: « Liber uetustus haec praeterea, sine principio tamen, continebat. » Puis suit l'équivalent d'une page de texte de manuscrit. Le passage traite du diagnostic que le médecin peut établir en fonction des différents bruits de vents émis par le corps humain. Devant le contenu presque rabelaisien de l'extrait, et surtout devant l'imprécision de la référence de Rasarius (« liber uetustus » « sine principio »), le lecteur moderne est plutôt surpris. Quel est l'intérêt d'ajouter un tel passage à la fin du CRMA? D'où provient ce texte qu'aucun manuscrit de la tradition directe n'inclut au commentaire hippocratique de Galien? J'ai d'abord supposé que ce texte latin était une pure invention de Rasarius 65. Pourtant cette suspicion n'était pas justifiée. Il m'a en effet été possible en feuilletant l'ouvrage d'Ideler 66 de retrouver le texte grec que traduisait Rasarius en latin. Il s'agit en fait du dernier chapitre « sur les vents » (περὶ φυσῶν) d'un traité Sur les selles (Περὶ διαχωρη- $\mu \acute{a}\tau \omega v$), attribué à Théophile le Prôtospathaire ⁶⁷, médecin qui a vécu,

- (63) Paul Demont a très bien résumé le débat sur l'authenticité de ce Commentaire aux Humeurs dans une note précise et fouillée de son article Εὐλάβεια ἀπειφίη δυσπειφίη. Observations sur la thérapeutique selon le début du traité des Humeurs, in I. Garofalo, A. Lami, D. Manetti et A. Roselli (éd.), Aspetti della terapia nel corpus hippocraticum, Florence, 1999, n. 8 p. 185-186; I. Garofalo évoque aussi ce faux commentaire: voir Galen's commentary on Hippocrates' De humoribus, in Ph. Van Der Eijk (éd.), Hippocrates in context, Papers read at the xth International Hippocrates Colloquium. University of Newcastle upon Tyne (27-31 August 2002), Leyde-Boston, 2005, p. 446. Il faut noter que dans le Mosquensis gr. 498 d'Oribase, la main, qui a noté en latin, dans la marge des citations qu'Oribase emprunte à Galien, la référence aux traités galéniques dont elles sont tirées ainsi que le chapitre du traité concerné, est la même que celle qui a inscrit ce type de références dans les marges du Parisinus Coislinianus 163, manuscrit qui a servi de modèle pour l'édition du faux Commentaire aux Humeurs publié par Rasarius. Il y a tout lieu de penser que c'est celle de Rasarius.
 - (64) H. Diels, op. cit., 1905, p. 102 (comme n. 7).
- (65) On songe à Pantagruel dénichant dans la librairie de Saint-Victor un Ars honeste pettandi in societate.
- (66) I. L. Ideler, *Physici et medici minores*, 2 vol., Berlin, 1841, réimpr. Amsterdam, 1963. Le traité *Sur les selles* se trouve aux p. 397-408 du t. I.
- (67) Dans le premier tome de son édition du commentaire aux *Aphorismes* d'Étienne d'Athènes, Westerink propose de situer Théophile entre le milieu du 1x°

à la charnière des ix^e et x^e siècles, à la cour de l'empereur Léon VI, dit Léon le Sage. Mais l'ensemble du traité de Théophile apparaît aussi dans une compilation *Sur les selles* due à un certain Jean, évêque de Prisdriana (Prizren dans l'actuel Kosovo), qui a vécu au xii^e siècle ⁶⁸. Du reste, Rasarius mentionne à bon droit que le début fait défaut, puisqu'il manque le titre ainsi que les deux premières lignes du chapitre dans le texte qu'il traduit. Mais Rasarius n'avait-il pas intérêt à ne noter ni le titre, ni l'*incipit* du chapitre, pour brouiller les pistes et accréditer l'authenticité de son inédit?

Or on peut encore expliciter avec plus de détail le procédé auquel recourut Rasarius, quand il ajouta cette page à son édition. Le catalogue de Diels 69 ne mentionne que deux manuscrits offrant la compilation de Jean, évêque de Prisdriana: le *Parisinus gr.* 2286 et le manuscrit du British Museum *Add.* 17 900. A. P. Kousès 70 en mentionne un troisième: le *Parisinus Suppl. gr.* 637. A ces trois manuscrits, il faut en ajouter un nouveau: notre manuscrit C, l'*Athous Iviron* 189 qui comporte les *Collectanea de excrementis* aux f. 308v-319v. Or c'est bien de ce dernier manuscrit que Rasarius a tiré son faux inédit. De fait, le folio 319v du manuscrit s'arrête au tout début du chapitre sur les vents, à l'endroit exact où commence la traduction de Rasarius. La suite du texte

siècle et la fin du xic siècle, d'après son titre de Protospathaire de la chambre dorée, voir L. G. Westerink, In Hippocratis Aphorismos commentaria I-II, Berlin, 1985 (CMG) XI, 1, 3, 1), p. 17-19. Cette datation est reprise par Wolska-Conus, qui fait de Théophile l'un des principaux acteurs de la renaissance humaniste dans le domaine médical, cf. W. Wolska-Conus, Sources des commentaires de Stéphanos d'Athènes et de Théophile le Prôtospathaire aux Aphorismes d'Hippocrate, in Revue des études byzantines, t. 54, 1996, p. 57. Enfin, Ieraci Bio précise cette datation en la limitant à la charnière des IX^e et X^e siècle, grâce à une comparaison entre les textes médicaux de Théophile et les textes juridiques des Basiliques édictés sous Léon VI, voir A. M. IERACI BIO, La Syntomos paradosis di Teofilo Protospatario, in A. GARZYA et J. JOUANNA (éd.), Les textes médicaux grecs: tradition et ecdotique. Actes du IIIe colloque international (Naples, 15-18 octobre 1997), Naples, 1999, p. 249-267. Pour la bibliographie antérieure sur ce médecin, voir K. Deichgräßer, s.v. « Theophilos 16. », dans RE V A 2, 1934, col. 2148-49 et H. Hunger, Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner, Munich, t. II, 1978, p. 299-300; sur la tradition manuscrite du traité Dealvi excrementis, voir H. Diels, Die Handschriften der antiken Ärzte, II. Teil: Die übrigen griechischen Ärzte ausser Hippokrates und Galenos, Abhdl. königl. Preuss. Akad. Wissenschaften, Berlin, 1906, p. 102.

(68) Sur ce Jean évêque de Prisdriana et ses ouvrages médicaux, voir H. Hunger, Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner, t. II, p. 310 et surtout A. P. Kousès, Παρατηρήσεις ἐπί τινων ἀνεκδότων ἰατρικῶν τῶν βιβλιοθηκῶν τῆς Εὐρώπης καὶ καθορισμὸς ἐνίων τούτων, in Ἐπετηρὶς ἑταιρείας Βυζαντινῶν σπουδῶν, t. 10, 1933, p. 362-382.

(69) Die Handschriften der antiken Ärzte, II. Teil: Die übrigen griechischen Ärzte ausser Hippokrates und Galenos, Abhdl. königl. Preuss. Akad. Wissenschaften, Berlin, 1906, p. 54. (70) Cf. n. 68.

qui devait se trouver sur le folio suivant a disparu. Dès lors plusieurs explications sont envisageables. Le feuillet s'est détaché de lui-même, déplacé par hasard à la fin du CRMA, et il faut croire à la bonne foi de Rasarius qui ajoute naïvement ce texte à notre commentaire. Ou bien le feuillet s'est détaché de lui-même, et Rasarius, par stratégie mercantile, a l'idée d'en faire un fragment inédit de notre commentaire, parce qu'il trouvait des échos entre cette page et les problèmes gastriques évoqués tout au long du CRMA. Ou bien Rasarius a de lui-même déchiré le feuillet en choisissant le texte d'un auteur peu connu – le manuscrit le présente comme celui de Jean de Prisdriana -, en a donné une traduction latine puis l'a fait disparaître, afin que la postérité ne découvre point sa supercherie. Quoiqu'il en soit, la disparition du feuillet qui ne figure plus dans C apporte une preuve supplémentaire que C et D furent les manuscrits que possédait Rasarius pour établir sa traduction. Il semble donc que les deux manuscrits restèrent ensemble depuis la copie de D par Kallistos jusqu'en 1562, mais leur destinée commune se prolongea encore davantage comme le révèlent les marques de possession que portent ces deux livres.

III – DE VENISE À IVIRON, D'IVIRON À MOSCOU

Au folio 12r du manuscrit C⁷¹, conservé au monastère d'Iviron, apparaît, dans la marge inférieure, une marque de possession: « ἐκ τῶν Μαξίμου ἐπισκόπου Κυθήρων ». Le livre a donc appartenu à un certain Maxime, évêque de Cythère ⁷². Emmanuel ou Manuel Margounios ⁷³ (1549-1602), plus connu sous le prénom de Maxime qu'il

- (71) La portion de C offrant, aux f. 1r-11v, les *Cercles du soleil et de la lune* (cf. n. 3) a sans doute été ajoutée dans le manuscrit après cette marque de possession.
- (72) Je remercie vivement le moine Théologos, bibliothécaire du monastère d'Iviron au Mont Athos, de m'avoir éclairé sur ce Maxime, évêque de Cythère et de m'avoir généreusement communiqué quelques pistes bibliographiques sur cet érudit de la Renaissance.
- (73) Sur la vie et l'œuvre de Maxime Margounios, voir E. Legrand, Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux xve et xvie siècles, t. II, Paris, 1885, p. xxxiii-lxxvii et L. Petit, s.v. « Margounios Maxime », Dictionnaire de théologie catholique, t. IX, Paris, 1926, col. 2039-2044; G. Fedalto, Excursus storico sulla vita e sulla attività di Massimo Margunio, in Studia Patavina, t. 8, 1961, p. 213-244; id., Massimo Margunio e il suo commento al « De trinitate » di S. Agostino (1588), Brescia, 1967; D. J. Geanakoplos, Byzantine East and Latin West: two Worlds of Christendom in Middle Ages and Renaissance, Oxford, 1966, p. 165-193; G. Schiro, Missione umanistica di Massimo Margunio a Venezia, in Rivista di studi bizantini e neoellenici, t. 4 (14), 1967, p. 159-187; M. I. Manousakas, 'Ανέκδοτα πατριαρχικὰ γράμματα (1547-1806) πρὸς τοὺς ἐν Βενετία μητροπολίτας Φιλαδελφείας

adopte en entrant dans la vie monastique, est né à Candie (Héraklion) en Crète d'un père grec et d'une mère appartenant à la famille italienne des Colonna. Il débuta ses études à l'école récemment fondée du monastère Sainte-Catherine de Candie, metochion du grand monastère du Sinaï. C'est dans cette école qu'il apprit le latin sous l'égide de Gaspar Viviano, évêque catholique romain de Sitia et vicaire général de Crète. Il poursuivit sa formation en Italie dans la célèbre université de Padoue: il étudia la philologie, la philosophie, la théologie ainsi que la médecine. En 1584, le patriarche de Constantinople Jérémie II le nomma évêque de Cythère. Cependant il exerça son épiscopat in absentia, le gouvernement vénitien lui refusant le droit de résider dans son évêché. En compensation de son titre d'évêque in partibus, la République de Venise lui offrit une chaire de professeur de latin et de grec à la Sérénissime avec un salaire de 50 ducats par an.

Maxime Margounios fut un grand humaniste. Il s'est intéressé à la philosophie aristotélicienne, comme en témoignent les publications en 1574 d'une traduction latine du commentaire de Michel Psellos au livre II des *Premiers analytiques* d'Aristote, et en 1575 d'une traduction du *De coloribus* d'Aristote. Il a travaillé à des éditions de textes pour l'imprimerie: en 1572, il publie, par exemple, la traduction latine d'un manuscrit grec du dialogue de Jean Damascène *Contre les Manichéens*. Il fut en relation épistolaire avec un grand nombre d'érudits comme Ascanio Persio, professeur à l'université de Bologne, mais aussi Andreas Schott, Friedrich Sylburg ou encore David Hoeschel avec qui il échange de nombreux manuscrits byzantins introuvables à Venise ou à Augsbourg et auquel il fournit des manuscrits de Photius pour la préparation de l'édition *princeps* de la *Bibliothèque* ⁷⁴. Mais l'œuvre de la courte vie de Margounios est avant tout celle d'un théologien. Dans

καὶ τὴν ὀοθοδόξον ελληνικὴν ἀδελφότητα, Venise, 1968, p. 21-25, 27-29, 46-49; P. Canart, Alvise Lollino et ses amis grecs, in Studi Veneziani, t. 12, 1970, p. 553-587.

⁽⁷⁴⁾ Sur l'abondante correspondance de Margounios, voir Ch. Astruc, Maxime Margounios et les recueils parisiens de sa correspondance (Mss. du Suppl. grec 621, 1310, 1334), in Κοητικὰ χρονικὰ, t. 3, 1949, p. 211-261; P. K. Enepekides, Der Briefwechsel des Maximos Margounios, Bischop von Kythera (1549-1602), in Jahrbuch der Österreichen byzantinischen Gesellschaft, t. 1, 1951, p. 13-66; id., Maximos Margounios an deutsche und italienische Humanisten, in Jahrbuch der Österreichen byzantinischen Gesellschaft, t. 10, 1961, p. 93-145; id., Χρηστομάνος- Βικέλας - Παπαδιαμάντης. Ἐπιστολαὶ Μαξίμου Μαργουνίου, ἐπισκόπου Κυθήρων (1549-1602), Athènes, 1970; P. Canart, op. cit., p. 575-577 (cité dans la note précédente). Sur l'édition princeps de Photius publiée en 1601 à Augsbourg, voir B. Laourdas, Μαξίμος Μαργούνιος καὶ Φώτιος, in 'Ορθοδοξία, t. 26, 1951, p. 311-313 et l'ouvrage de L. Canfora, La Biblioteca del Patriarca, Rome, 1998 (traduction française: La Bibliothèque du Patriarche, Paris, 2003).

ses différents livres *Sur la procession du Saint-Esprit*⁷⁵, il a tenté de concilier les conceptions occidentale et orientale en se fondant sur la philosophie platonicienne, en recherchant des preuves chez les Pères de l'Église latins et grecs, et en discutant les actes du concile de Florence.

Ce théologien humaniste fut aussi un grand collectionneur de manuscrits. Pierre Bayle note dans son Dictionnaire historique et critique: « il avait pris soin de ramasser quantité de manuscrits grecs rares et curieux 76. » A l'approche de la mort, le testament qu'il fit rédiger par le notaire vénitien Zan Paulo Dario le 26 juin 1602 témoigne des importantes ressources de sa bibliothèque. Il meurt dans la nuit du 30 juin au 1er juillet 1602. Dans son testament « De lunae, primo mensis Juli 1602, publicatum super cadavere », on lit dans un alinea: « Lasso al Monasterio della Madonna del Monte Santo chiamata Portagitissa le nove casse de libri de diverse sorte che ho mandato al detto Monasterio per l'anima mia 77. » Ces neuf caisses envoyées à la Sainte Montagne, au monastère de la Portaitissa, icône miraculeuse de la Vierge vénérée au monastère d'Iviron, contenaient environ cent quatorze livres en latin, parmi lesquels des éditions d'Augustin, Ambroise et Thomas d'Aquin, adressées aux moines par Margounios dans l'espoir de rapprocher les deux Églises 78. Elles contenaient aussi des manuscrits

- (75) A un premier ouvrage en trois livres paru en 1583, Πεοὶ τῆς ἐεποοεύσεως τοῦ ἀγίον Πνεύματος βιβλία τοία, font suite un deuxième en deux livres publié en 1584 et dédié à Gabriel Sévéros, puis un troisième et dernier, plus petit, dénommé Ἐγχειρίδιον, qui résume toute la pensée théologique de Margounios sur le sujet. Ce dernier ouvrage fut composé en 1587 et édité en 1591 à Francfort. A propos de ce corpus Sur la procession du Saint-Esprit, voir G. Fedalto, Processione dello spirito santo e unione della chiesa greca e latina in Massimo Margounios, in Studia Patavina, t. 10, 1963, p. 301-307.
- (76) P. Bayle, Dictionnaire historique et critique, 3° édition, t. III, Rotterdam, 1720, col. 1920, s.v. « Margounios Maxime ».
- (77) Ce testament a été publié par E. Legrand, op. cit. (n. 73), p. 391-393 et p. 392 pour cette citation: outre les neuf caisses de livres envoyées au monastère d'Iviron, Margounios lègue tous les manuscrits copiés de sa main à Manusso Moschioti (Manuel Moschiotès), un compatriote crétois, et tous les manuscrits de parchemin de sa collection au monastère Saint-Antoine de Savatiana de Candie, à l'exception d'un seul contenant des Nomocanones qu'il destine au monastère Sainte-Catherine de Candie. Le reste de ses livres (au total 15), il en fait don à Raphaël Sozoménos du monastère de Sainte-Catherine de Candie. Ce testament existe aussi en grec édité par K. Amantos, dans Σιναϊτικὰ μνημεῖα ἀνέκδοτα, in Ἑλληνικά, Appendix 1, 1928, p. 23-26, ici p. 24.
- (78) Sur cette collection, voir D. J. Geanakoplos, The Library of the Cretan humanist-bishop Maximos Margounios, especially his collection of Latin books bequethed to Mt. Athos, in Πεπραγμένα τοῦ Β΄ Διεθνοῦς Κρητολογικοῦ Συνεδοίου, t. III, Athènes, 1968, p. 75-91. Geanakoplos, dans cette étude, ne s'intéresse pas aux manuscrits grecs qui firent partie de ce lot.

grecs dont l'*Athous Iviron* 189, notre manuscrit C. Pourtant ces manuscrits ne sont pas arrivés en 1602 au Mont Athos, car Margounios les avait expédiés deux ans auparavant, en 1600, comme nous l'apprend une lettre écrite à David Hoeschel deux mois avant sa mort ⁷⁹.

Ouant au manuscrit D de Moscou, il ne porte pas la marque de possession de Margounios. En revanche, sur le recto de la page de garde, on lit, en caractères cyrilliques, le nom d'un certain Arsénij. Or Boris Fonkič⁸⁰ a montré que le manuscrit D, avant d'arriver à Moscou, se trouvait au monastère d'Iviron. Le manuscrit D fait partie d'un lot d'environ 500 livres (manuscrits et imprimés) ramenés du Mont Athos à Moscou par Arsène Soukhanov. A l'instigation du patriarche Nikon, et avec le soutien et l'accord du tsar Alexis I^{er} Mikhailovitch, le moine Arsène Soukhanov partit de Moscou en octobre 1653 avec une importante somme d'argent, afin de rapporter des livres religieux destinés à nourrir le Raskol, réforme liturgique et ecclésiastique en Russie. Il arriva à la Sainte Montagne vers la mi-avril 1654 et y resta jusqu'au début de juin. Il visita les bibliothèques de dix-sept monastères pour y choisir des livres aussi bien sacrés que profanes. Ce choix effectué, Arsène Soukhanov continuait son tour des monastères, tandis que chacun d'entre eux était chargé d'acheminer les ouvrages jusqu'au Protaton de Karyès. En étudiant les numéros en slavon apposés sur la page de garde de certains de ces manuscrits et imprimés, Fonkič a pu établir la provenance de plusieurs d'entre eux. Du monastère d'Iviron, Arsène Soukhanov obtint 158 manuscrits et 5 éditions imprimées (un paraclitique, un dictionnaire étymologique, deux éditions d'Aristote et un livre d'Elien). Il est étonnant de constater que, dans la liste des 156 manuscrits portant un numéro en slavon (les deux derniers manuscrits n'étant pas numérotés), le manuscrit D porte le numéro 155, mais

(79) Voir E. LEGRAND, op. cit., p. LXII, l. 13-15 (cité n. 73). Comme autres manuscrits grecs d'Iviron ayant appartenu à Margounios, hormis ses propres ouvrages, on peut relever, dans le catalogue de Sp. P. LAMBROS (Catalogue of the Greek manuscripts on Mount Athos, Cambridge, 1900), l'Athous Iviron 47 (Jean Chrysostome), le 79 (Pindare, Ammonius, Jean Philopon), le 161 (Euripide, Eschyle, Théocrite, Denys le Périégète, Pindare), le 273 (Grégoire le Théologien), le 284 et le 597 (de contenu religieux).

(80) Β. Fonkič, Ὁ ᾿Αρσένιος Σουχάνως καὶ τὰ ελληνικὰ χειρόγρασα τῆς Πατριαρχικῆς Βιβλιοθήκης τῆς Μόσχας, in Β. Fonkitch, Ἑλληνικὰ χειρόγρασα καὶ ἔγγρασα στὴ Ρωσία κατὰ τὸν ΙΔ΄ ἀρχὲς ΙΗ΄ αἰώνα, Moscou, 2003, p. 115-144. Cet article est en russe, mais j'ai adopté pour plus de commodité la transcription en grec moderne des titres qui apparaît au début du recueil, p. 10. Je remercie pleinement M. Fonkič de m'avoir communiqué tant d'informations sur le fonds de la Bibliothèque du Musée historique d'État de Moscou et de m'avoir mis sur la voie de ses précieux articles. Je remercie aussi mon ami François Deweer pour la traduction de ces articles. N'en déplaise à l'adage: Rossica non leguntur.

qu'il ne présente pas la mention τῶν Ἰβήρων. Fonkič explique que le moine Arsène a opéré ses choix d'après le contenu des manuscrits suivant les instructions qu'il avait reçues, mais aussi d'après des critères bien précis tels que l'ancienneté du codex ou la marque d'un précédent possesseur. Il a ainsi ramené tout un lot de manuscrits ayant appartenu à Maxime Margounios 81 . Ces manuscrits d'Iviron arrivèrent à Moscou en 1655.

Parmi les manuscrits qui ont suivi le même itinéraire que D, d'Iviron à Moscou, il faut en signaler quatre qui ont gardé trace de leurs précédents propriétaires. Il s'agit des manuscrits Mosquenses gr. 504 (Sophocle), 508 (Eschyle et Euripide), 469 (Hésiode) et 475 (Démosthène et Eschine). Sur les rectos du folio 1 du manuscrit d'Eschyle et Euripide et du folio 2 du manuscrit de Sophocle – qui vient après un premier folio de parchemin écrit en latin – apparaissent le nom d'Arsène en slavon, la mention τῶν ἰβήρων du monastère athonite, mais aussi le nom de Maxime Margounios (ἐκ τοῦ Μαξίμου Ἐπισκόπου) et plus surprenant encore, celui, en latin, de Rasarius. Le manuscrit d'Hésiode sur parchemin présente, quant à lui, les marques de possession d'Arsène, d'Iviron et de Rasarius, sans celle de Margounios. Quant au manuscrit de Démosthène et Eschine, il porte dans la marge inférieure du premier folio la mention de l'appartenance à Maxime Margounios, et sur le second folio la curieuse mention: « ην τοῦ 'Ρασαρίου⁸². » Devant ces coincidences, on est en droit de supposer que les manuscrits C et D ont connu le même voyage que ces quatre

- (81) Boris Fonkič a effectué un recensement précis et exhaustif des manuscrits russes provenant de la bibliothèque de Maxime Margounios dans son étude, *Materiali dlâ izučeniâ biblioteki Maksima Margunia* (Éléments pour l'étude de la bibliothèque de Maxime Margounios), in *Vizantijskij vremennik*, t. 38, 1977, p. 141-153. Il distingue quatre manuscrits partiellement ou totalement copiés par l'humaniste crétois, puis 28 manuscrits de la Bibliothèque du Musée historique d'État à Moscou datés entre le ix^c et le xvi^c siècles, un manuscrit conservé à la Bibliothèque de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et une édition imprimée conservée aux Archives centrales des actes anciens.
- (82) Dans sa contribution sur la bibliothèque de Margounios (op. cit., p. 150-151, cité à la note précédente), Fonkič émet une hypothèse intéressante afin élucider la zone d'ombre qui demeure, pour expliquer le passage des manuscrits de la bibliothèque de Rasarius à celle de Margounios. Cette mention au passé, « ἦν τοῦ Ῥασαρίου », il l'attribue à la même main que des annotations qui apparaissent en marge des manuscrits moscovites n° 471 (Hésiode et Théocrite), 474 (Homère), 498 et 499 (Oribase). Cette main est celle d'un Occidental, médecin italien qui avait connu Rasarius au point de vouloir signaler sur le 475 que le célèbre médecin en avait été le propriétaire. Ce médecin inconnu fut, selon Fonkič, l'acheteur ou le légataire de certains manuscrits de Rasarius, après sa mort survenue en 1578. Margounios, qui avait étudié la médecine à Padoue et entretenait des liens avec des médecins comme en témoigne sa correspondance avec Léonard Mentonis, Jean Koressis ou Constan-

manuscrits, de Venise au monastère d'Iviron, puis le même trajet que D, du Mont Athos à Moscou. L'histoire du manuscrit C, qui a voyagé de Venise à Iviron, nous renseignerait alors sur le passé de D, qui est arrivé à Moscou via Iviron. Après Rasarius, puis un autre acquéreur, les deux manuscrits entrèrent en possession de Margounios pour connaître ensuite un même périple, le manuscrit C s'étant arrêté un peu plus tôt que D dans son voyage vers l'Orient ⁸³. Il faut enfin préciser que pour les *Mosquenses gr.* 475 (Démosthène et Eschine) et 504 (Sophocle) ⁸⁴, le copiste est connu. Sa main a été identifiée par B. Fonkič ⁸⁵ et il s'agit de la même que celle qui a copié notre manuscrit D, celle d'Andronic Kallistos. Il est dès lors possible d'envisager que ces deux manuscrits aient été des compagnons de C et D de la bibliothèque de Kallistos à la fin du xve siècle à celle du monastère d'Iviron

tin Zervos, aurait pu acquérir les manuscrits de Rasarius, soit directement, soit par l'intermédiaire de ce médecin annotateur de manuscrits.

- (83) Un érudit italien avait formulé, à la fin du xix^e siècle, le lien entre des manuscrits de Margounios ayant auparavant appartenu à Rasarius ayant de partir pour Iviron puis Moscou, sans toutefois donner aucune précision: G. Veludo écrit dans une notice de P. PARUTA, La Legazione di Roma di Paulo Paruta (1592-1595), t. I, 2, Venise, 1887, p. 283: « Il Margounio possedeva una biblioteca ricca di codici greci, già appartenuta al medico Gio. Batt. Rasario. » Cette référence est citée par G. Fedalto, Excursus storico sulla vita e sulla attività di Massimo Margounios, in Studia Patavina, t. 8, 1961, p. 244. Ce parcours de certains manuscrits moscovites avait déjà été mis en évidence dès 1806 par Matthaei qui écrivait, dans son édition des œuvres de Rufus d'Éphèse, à propos d'un manuscrit d'Oribase: « Mirabilia fata habuit hic codex ac multa per ditissimos locos itinera fecit. Primo fuit in bibliotheca Jo. Bapt. Rasarii, deinde translatus est in bibliothecam Maximi Margunii, Cytherorum episcopi. Post hujus obitum pervenit in bibliothecam monasterii Iberorum montis Athus. Inde cum aliis pluribus ex mandato Alexii Michaelidis Rossorum imperatoris, Petri Magni parentis emptus, huc Mosquam translatus », cf. Ch. F. DE Matthaei, Rufi Ephesii... opera et fragementa, Moscou, 1806, p. xviii, cité par Ch. DAREMBERG et Ch. ÉMILE-RUELLE, Œuvres de Rufus d'Ephèse, Paris, 1879, p. XIII, n. 1. A partir de l'étude de Fonkič, op. cit. (n. 81), il est possible d'établir avec certitude une liste de neuf manuscrits grecs de Russie qui ont suivi un même parcours de la bibliothèque de Rasarius à Moscou: les manuscrits de la Bibliothèque du Musée historique d'Etat nº 465 (notre manuscrit D), 469 (Hésiode), 471 (Hésiode et Théocrite), 475 (Démosthène et Eschine), 498 et 499 (Oribase), 504 (Sophocle), 508 (Eschyle et Euripide) et un manuscrit aujourd'hui conservé à Saint-Pétersbourg, à l'Académie des sciences sous le numéro 193.
- (84) Sur ce manuscrit au sein de la tradition du texte de Sophocle, voir A. Turyn, Studies in the manuscript tradition of the tragedies of Sophocles, Rome, 1970, p. 192-193.
- (85) B. Fonkič, Grečeskie piscy epohi vozrožhdeniâ. 3, in Vizantijskij vremennik, t. 42, 1981, p. 124-128. Pour le manuscrit de Sophocle, Kallistos n'a pas copié l'ensemble du codex.

jusqu'au milieu du xVII^e siècle ⁸⁶. A ce petit lot, il faut encore ajouter deux autres manuscrits copiés par Kallistos, qui suivirent le même itinéraire que les manuscrits moscovites, mais qui furent dérobés à la bibliothèque synodale par Matthaei ⁸⁷ au xVIII^e siècle, le *Dresdensis* Da 11 (Démosthène) et le *Lipsiensis gr.* 53 (Galien). Dans cet itinéraire de C et D, accompagnés d'un petit lot de manuscrits copiés par Kallistos, il subsiste toutefois des zones d'ombre : que devinrent-ils entre leur passage aux mains des acquéreurs de la bibliothèque de Kallistos et leur entrée dans la bibliothèque de Rasarius ⁸⁸? Qui en fut l'acheteur ou le légataire entre Rasarius et Margounios?

IV – Meliavacca

Pour le premier laps de temps qui est aussi le plus long, de la vente milanaise des manuscrits du Kallistos (1476) jusqu'à l'édition de Rasarius (1562), il existe tout de même quelques pistes. L'une d'entre elles peut être constituée par les derniers mots d'une lettre que le célèbre Ermolao Barbaro ⁸⁹ (1453 ou 1454-1493) adresse en 1483 à Giorgio Merula: « Libros Andronici non haberi amplius istic doleo, quam-

- (86) Sur cette hypothèse, voir B. Fonkič, op. cit. (comme n. 81), p. 150.
- (87) Sur Matthaei, érudit et éditeur allemand, professeur de philologie grecque à Moscou à partir de 1772 et ses larcins, voir H. von Staden, Les manuscrits du De pulsibus de Marcellinus, in A. Garzya-J. Jouanna (éd.), Storia e ecdotica dei testi medici greci. Atti del II convegno internationale (Parigi 24-26 mai 1994), Naples, 1996, p. 411-413.
- (88) Il est difficile de savoir auquel de ces deux personnages, Bonaccorso de Pise ou Giovanni Francesco de la Torre, ont échu nos deux manuscrits. Plusieurs études ont évoqué le devenir de la bibliothèque de Kallistos. M. Centanni a consacré un article à ce thème où elle recense 57 manuscrits copiés, glosés ou passés entre les mains de Kallistos, voir M. Centanni, La biblioteca di Andronico Callisto... (cité n. 28). E. Gamillscheg, à la suite de D. Harlfinger signale que 21 manuscrits d'Alberto Pio, qui entrèrent ensuite dans la bibliothèque de Giorgio Valla, ont été copiés, annotés ou restaurés par Kallistos, voir E. Gamillscheg, Supplementum Mutinense et D. Harlfinger, Specimina griechischer Kopisten ... (cités n. 39). Sur ces manuscrits de Kallistos ayant appartenu à Giogio Valla avant d'entrer dans la bibliothèque de Modène, voir aussi le travail de G. Avezzè, ANΔPONIKIA ΓΡΑΜΜΑΤΑ: per l'identificazione di Andronico Callisto copista. Con alcune notizie su Giano Lascaris e la biblioteca di Giorgio Valla, in Atti e memorie dell'Accademia patavina di scienze lettere ed arti, Cl. sc. mor., t. 102, 1989-90, nº 1, p. 75-93. Cependant aucun de ces travaux ne mentionne les filières athonite et moscovite.
- (89) Sur cet humaniste italien, voir E. Bigi, s.v. « Barbaro Ermolao (Almoro) », dans Dizionario biografico degli Italiani, t. 6, Rome, 1964, p. 96-99; V. Branca, L'umanesimo veneziano alla fine del Quattrocento. Ermolao Barbaro e il suo circolo, dans G. Arnaldi et M. Pastore Stocchi (éd.), Storia della cultura veneta, t. III, 1, Vicenza, 1980, p. 123-175.

quam, si verum est, pervenisse illos in manus Pici nostri minus moleste fero ⁹⁰. » (« Je m'afflige de ne pas détenir ici davantage de livres d'Andronic, même si, il est vrai, je supporte avec moins de chagrin qu'ils soient parvenus entre les mains de notre Pic. »)

Il faut en déduire qu'Ermolao Barbaro et Jean Pic de la Mirandole (1463-1494) possédaient tous deux des manuscrits de Kallistos. Les mots de Barbaro laissent aussi entendre que tous deux les acquirent à l'occasion d'une vente, mais que Pic en emporta davantage que Barbaro. On ne sait si cette phrase concerne en quelque manière les manuscrits qui nous intéressent.

Toutefois, un autre humaniste de la Renaissance, Balthazar (Baldassare) Meliavacca (Miliavacca ou Migliavacca), qui est du reste assez peu connu, si ce n'est justement par deux lettres, l'une que lui adresse Pic de la Mirandole⁹¹, l'autre que lui écrit, en novembre 1488, Ermolao Barbaro 92, a apposé son ex-libris en latin et en grec sur l'un de nos manuscrits de Kallistos: il s'agit du Mosquensis gr. 504 de Sophocle 93. Dans une étude sur Balthazar Meliavacca, Kallistos et les commentateurs aristotéliciens, Robert Todd 94 fait de Meliavacca un érudit milanais actif durant le dernier quart du xve siècle, intéressé par les commentateurs aristotéliciens, mais aussi par Galien. Todd montre que son ex-libris se trouve dans deux manuscrits florentins de la Laurentienne Ashburnhamiani 1144 (Pindare et Lycophron) et 1599 (Thémistius, Timée de Locres et Cléomède) justement copiés par Kallistos. Si le lot de six manuscrits de Kallistos que nous avons identifiés (Athous Iviron 189 (= C), Dresdensis gr. DA 11, Lipsiensis gr. 53, Mosquenses gr. 465 (= D), 475 et 504) est bien resté indivis durant l'intervalle de temps qui va de 1476 à 1562, il serait donc passé entre les mains de

⁽⁹⁰⁾ Voir V. Branca, Ermolao Barbaro, Epistolae, Orationes et Carmina, t. I, Florence, 1943, p. 44.

⁽⁹¹⁾ Voir G. Pico della Mirandola, Opera omnia, t. I, Bâle, 1570, p. 370.

⁽⁹²⁾ Voir V. Branca, op. cit., t. II, p. 39 (comme n. 90). Branca donne une courte notice sur le correspondant de Barbaro, où il signale que ce Balthazar Meliavacca était érudit spécialement en grec et qu'il possédait un grand nombre de manuscrits copiés dans cette langue. Selon Branca, il évoluait dans un milieu milanais, où du reste est attestée une famille Miliavacca qui compta plusieurs orfèvres (ibid., p. 152). Dans la lettre de Barbaro à Meliavacca, il est question de manuscrits des commentaires d'Alexandre et de la *Thérapeutique* de Galien.

⁽⁹³⁾ F. IIIv: « Ἐμοῦ βαλτάσαρος τοῦ μελιαβακκοῦ. Mei baltasaris meliauaccae. »

⁽⁹⁴⁾ R. B. Todd, Baltasar Meliavacca, Andronicus Callistus, and the Greek aristotelian commentators in fifteenth-century Italy, in Italia medioevale e umanistica, t. 37, 1994, p. 67-75.

Meliavacca, au même titre que le Mosquensis gr. 504. Martin Sicherl 95 a signalé un autre manuscrit copié par Kallistos et portant le nom de Meliavacca, mais qui ajoute, en plus, une indication chronologique: l'Ambrosianus I 56 sup., qui contient l'Histoire des animaux d'Aristote. Ce dernier codex porte au f. IXv la même marque de possession bilingue que le manuscrit moscovite de Sophocle: « Ἐμοῦ βαλτάσαρος τοῦ μελιαβαμμου. Baltasaris meliauaccae », mais au f. IIr la notice suivante: « 1524, die XXVI octb M<ediolani>. Restituatur... heredibus Dni Baltasaris Meliauaccae papiensis Barth^s simoneta manu propria ⁹⁶. » De cette note, il apparaît clairement que le possesseur du manuscrit était bien Meliavacca, et qu'il l'avait prêté à Bartholomée Simonetta qui dut le rendre le 26 octobre 1524 aux héritiers de Meliavacca, entre-temps décédé. L'indication présente dans le manuscrit de Milan fournit donc, comme terminus ante quem, la date de 1524 pour la mort de Meliavacca, et si notre hypothèse est juste, elle réduirait la marge d'inconnu dans le devenir de notre lot de manuscrits entre 1524 et 1562. Cependant, rien n'assure que ces six manuscrits restèrent ensemble durant toute la période qui va de la vente de Kallistos à leur entrée dans la bibliothèque de Rasarius. Les aléas ont aussi pu faire qu'ils soient réunis par hasard ou grâce aux efforts d'un collectionneur particulier. Enfin nous ne disposons d'aucune information qui attesterait leur passage de l'une des deux collections celle de Bonaccorso de Pise ou celle de Giovanni Francesco de la Torre à celle de Balthazar Meliavacca, même si ces trois personnages ont en commun leur résidence à Milan. Nous en sommes donc réduits à la séduction des hypothèses, malgré le lien qui existe manifestement entre certains manuscrits de Kallistos et le mal connu Balthazar Meliavacca.

> Antoine Pietrobelli Fondation Thiers

⁽⁹⁵⁾ M. Sicherl, Handschriftliche Vorlagen der Editio princeps des Aristoteles, dans Mainz, Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Abhandlungen der geistes- und sozialwissenschaftlichen Klasse 1976, n° 8, ici p. 27.

⁽⁹⁶⁾ Cité par M. Sicherl, op. cit., p. 27.